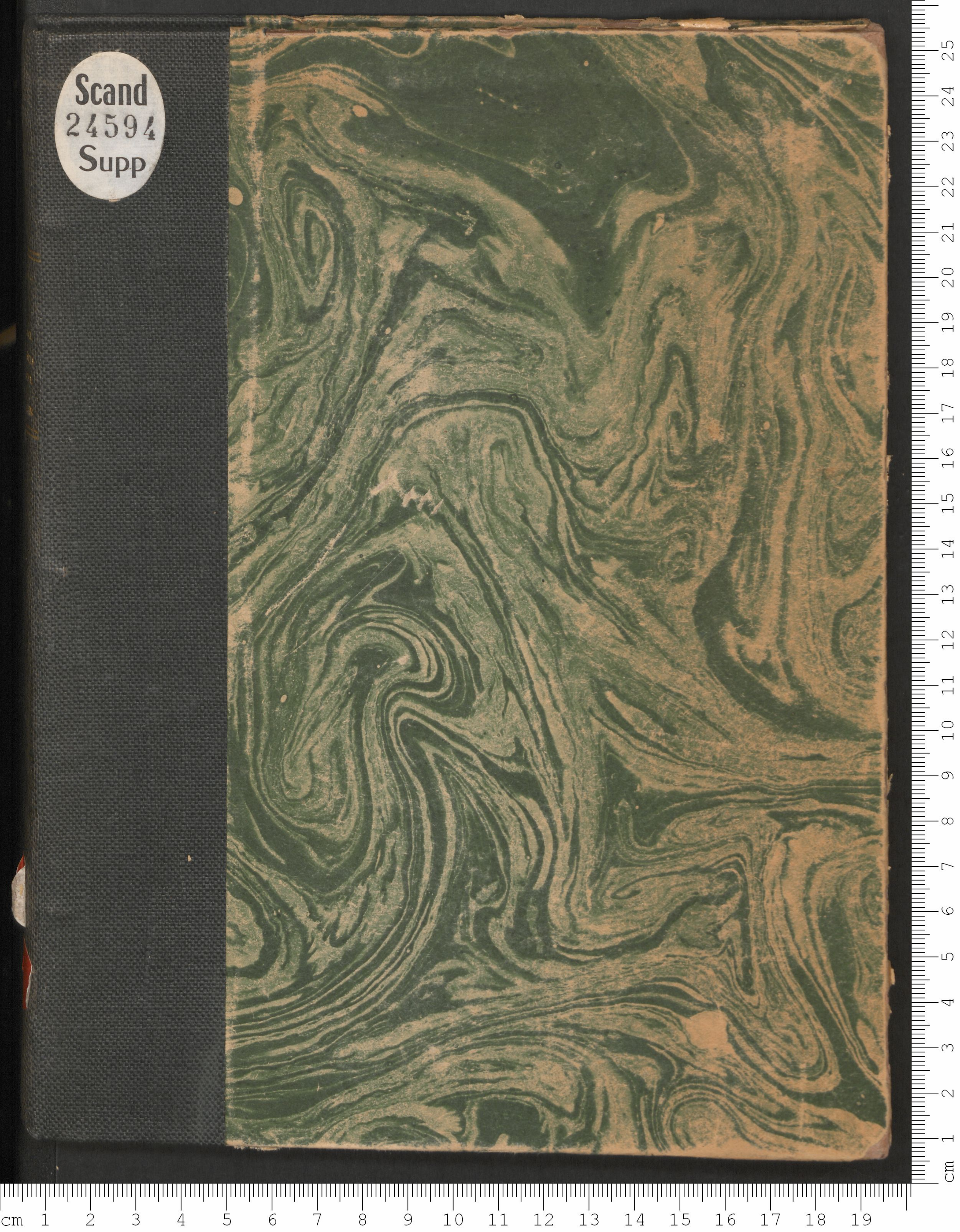
P. ESCARD

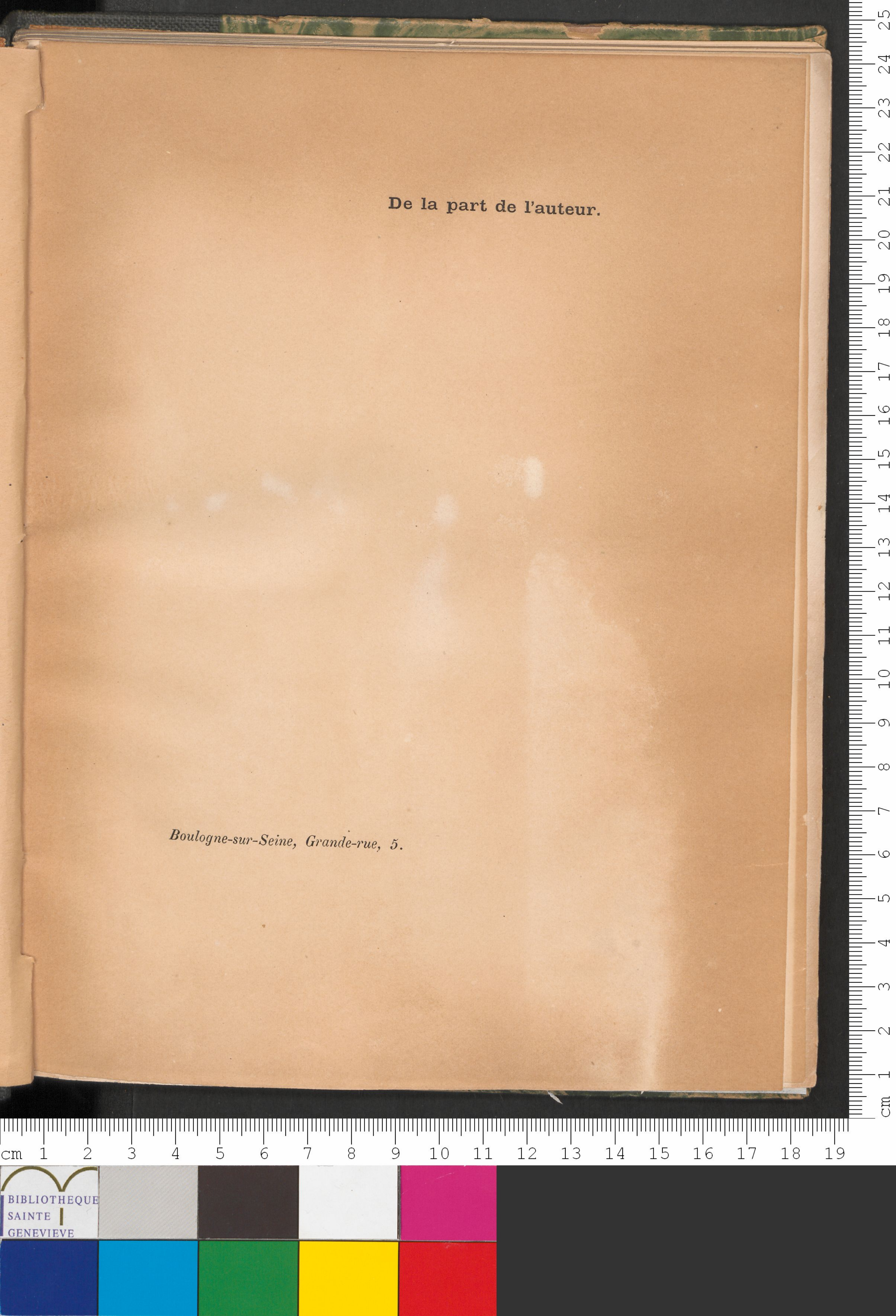
LE PRINCE
ROLAND
BONAPARTE
EN
LAPONIE




Scand
24594
Supp

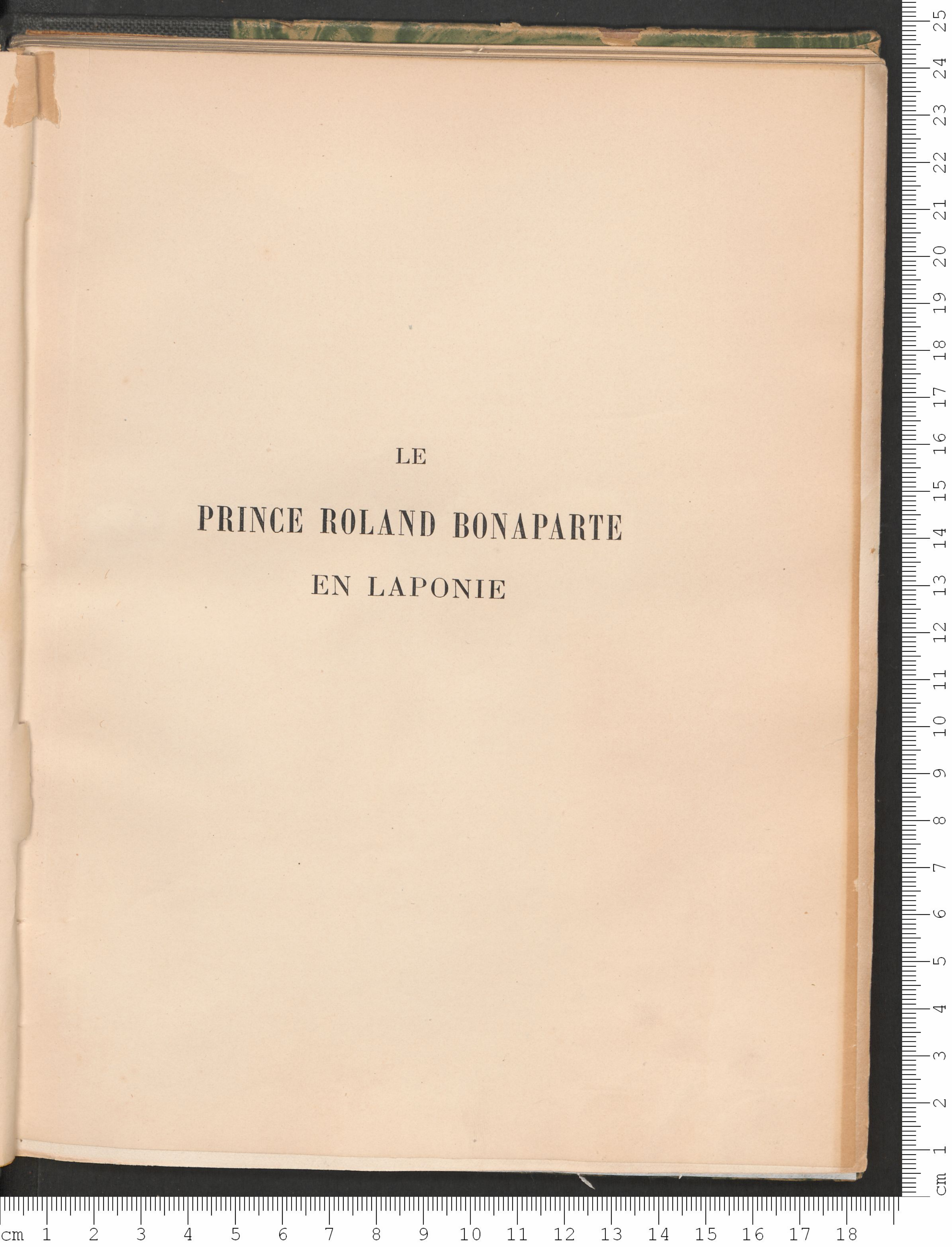






De la part de l'auteur.

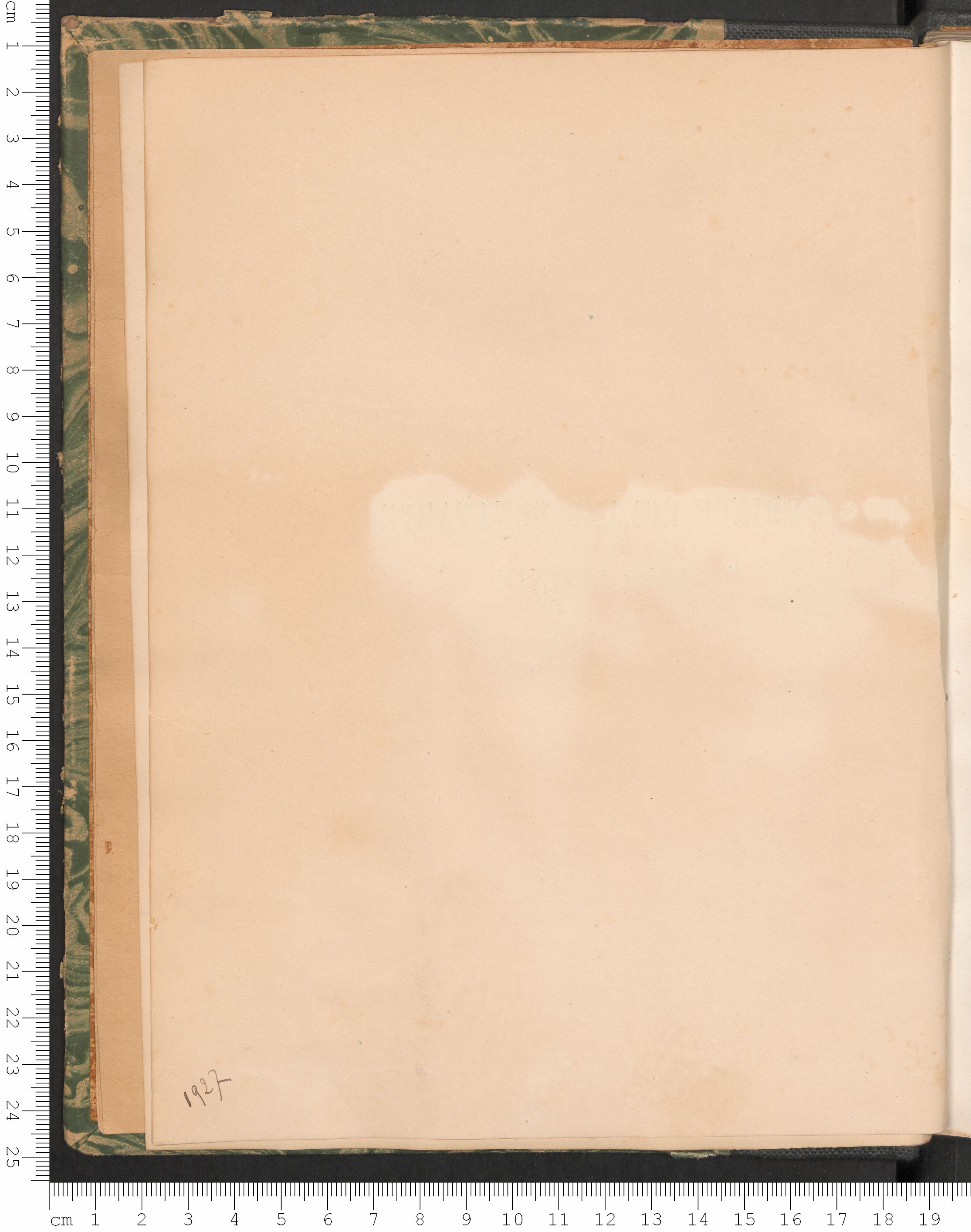
Boulogne-sur-Seine, Grande-rue, 5.



LE

PRINCE ROLAND BONAPARTE

EN LAPONIE


1927



Collection du Prince R. Bonaparte — Phototypie G. Roche

Séance d'anthropométrie en Finmark

LE PRINCE ROLAND BONAPARTE EN LAPONIE

ÉPISODES ET TABLEAUX

PAR

F. ESCARD



PARIS
IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR
PAR G. CHAMEROT
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1886

AVANT-PROPOS

Cet opuscule est composé : d'un journal de voyage adressé sous forme de lettres à la *Revue géographique internationale,* dirigée par M. Georges Renaud ; d'une monographie de famille parue en compte rendu dans la *Réforme sociale,* fondée par M. Le Play.

Par le journal de voyage, j'ai voulu marquer à grands traits les impressions que peuvent donner dans un voyage au Nord des paysages très variés vus par vastes espaces ; j'ai tenté, au contraire, dans la description prise sur le vif d'une famille laponne, de préciser et résumer les renseignements recueillis, au

courant de la marche, sur les divers habitants de cette contrée.

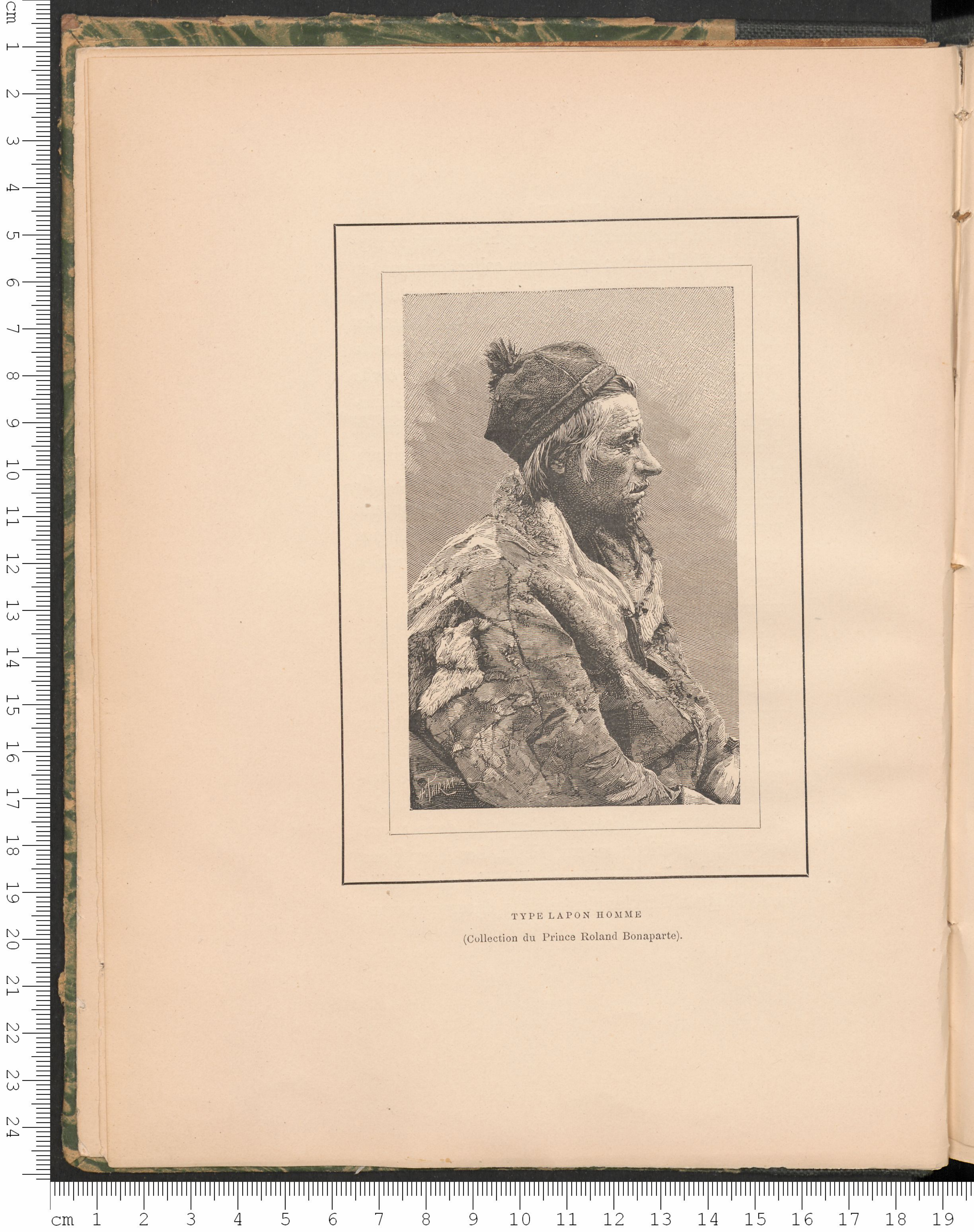
J'ai pu joindre à mes propres notes un tableau complet de l'industrie baleinière dans ces régions, — d'après le carnet du prince Roland Bonaparte qui me permet de suppléer ainsi au mieux à mes lacunes sur ce chapitre, — après m'avoir accordé le privilège d'être associé à son excursion.

Notre petite escouade scientifique était ainsi composée par le prince Roland, qui accomplît, par ce voyage, un projet depuis longtemps médité : le marquis de Villeneuve, son beau-frère, plus spécialement adonné aux sciences qui se rapportent à l'histoire ; le Dr H. Ten-Kate, d'Amsterdam, récemment revenu d'une expédition d'études au milieu des Indiens de l'Amérique du Nord ; enfin, l'auteur de cet opuscule. — M. Boëtius, jeune philologue de l'Université de Copenhague, servait d'interprète. Le photographe ordinaire du prince et deux domestiques accompagnaient les explorateurs.

L'objectif de l'expédition était la connaissance aussi complète que possible des Lapons nomades ou sédentaires, répandus en Norvège depuis Tromsö jusqu'aux confins du Finmark. Nous notions les mensurations détaillées prises sur le vivant ; nous recueillions les objets, et on reproduisait par la photo-

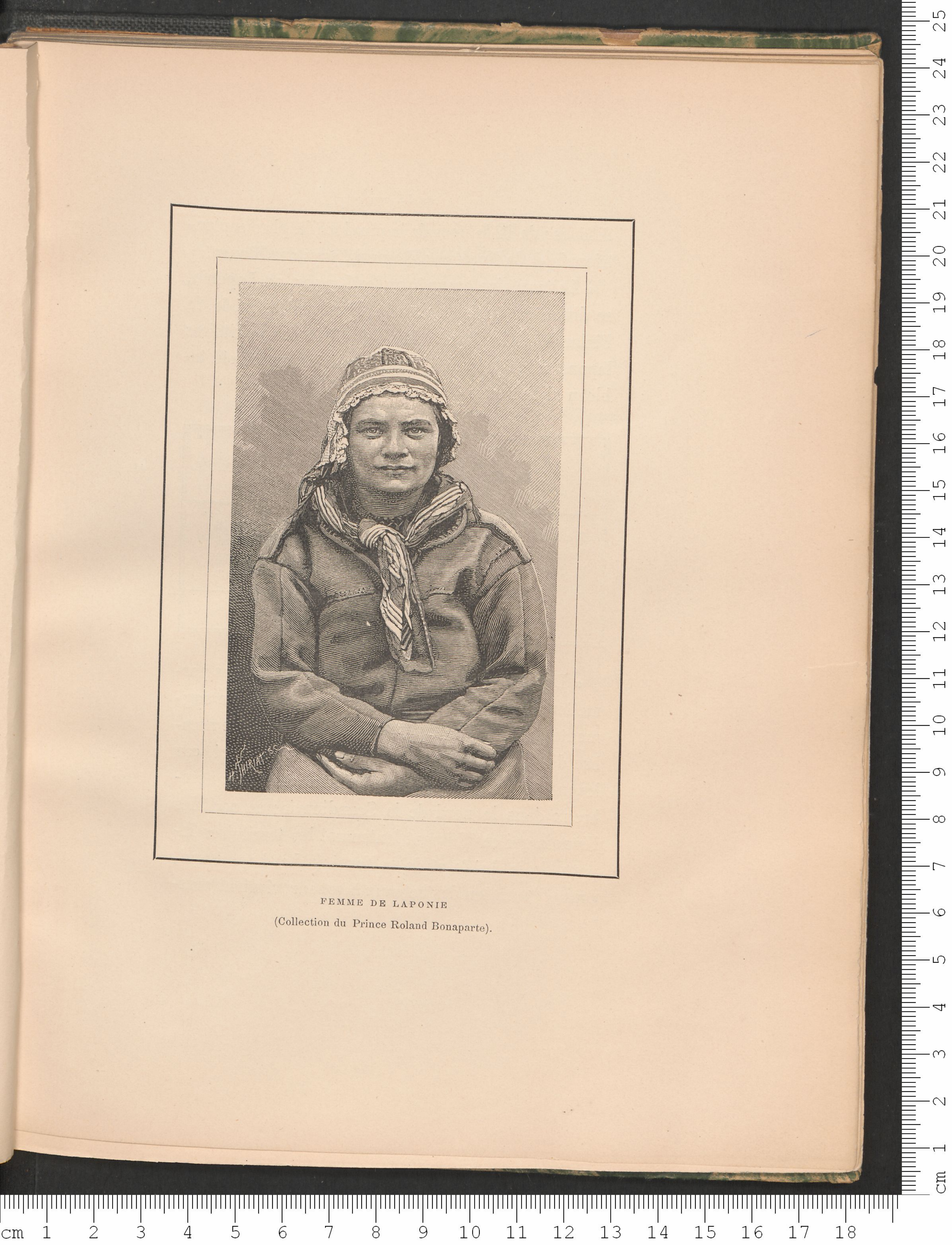
graphie les monuments ethnographiques qui se rapportent à la Laponie ; enfin, nous collectionnions, en même temps, les vestiges anciens qui peuvent ajouter à l'observation des familles laponnes modernes des notions utiles pour l'histoire de leur passé. De cette accumulation de renseignements sortira une étude d'ensemble sur ce peuple, si intéressant pour l'ethnologie des races disparues ou presque entièrement fondues dans les races contemporaines ; le prince Roland, très affectionné à ce travail, le prépare activement; il veut bien, en attendant sa publication, me permettre d'en reproduire les notions scientifiques que voici, avec les gravures dont elles étaient suivies dans la revue *La Nature* (n° 634), qui en a eu la primeur.

« Tout le monde sait, dit-il, que le nord de la Scandinavie est habité par une race d'hommes qui diffèrent considérablement de leurs voisins scandinaves ; ce sont les Lapons. Ceux-ci ne connaissent pas ce nom, ils s'appellent *Sabme* ou *Same,* au pluriel *Sameh* ou *Samelats*. Ils nomment leur pays *Sameädnam*. L'origine du mot « lapon » et son étymologie sont assez confuses ; il n'est cité dans aucun document antérieur au XIIe siècle. Les Norvégiens appellent les Lapons *Finner*, Finnois, ainsi qu'ils sont désignés dans les plus anciens documents scan-



TYPE LAPON HOMME

(Collection du Prince Roland Bonaparte).



FEMME DE LAPONIE

(Collection du Prince Roland Bonaparte).

dinaves; de là le nom de la province la plus septentrionale de la Norvège : Finmark, pays des Finner.

« Le territoire occupé par les Lapons, ou Laponie, se divise en quatre États : la Norvège, la Suède, la Finlande et la Russie. La superficie des territoires lapons et leur population sont données par le petit tableau ci-dessous :

ÉTATS.	SUPERFICIE en KILOMÈT. CARRÉS.	POPULATION.
Norvège	41,580	15,718
Suède	126,500	6,404
Finlande	68,750	1,038
Russie	159,500	2,207
	396,330	25,367

« Les documents que nous possédons ne nous permettent pas de dire si les Lapons diminuent ou augmentent, mais il est un fait certain, c'est que le nombre des Lapons purs diminue considérablement, car les mariages entre Lapons et Finnois sont très nombreux dans le nord de la Scandinavie; ce sont les Finnois qui envahissent lentement les territoires lapons de la Suède et de la Norvège. Les Lapons qui, avant l'invention des bateaux à vapeur, vivaient pres-

que en dehors de la civilisation européenne, sont peu à peu refoulés vers le nord par les colons scandinaves qui viennent s'établir sur des territoires dont ils étaient autrefois les seuls maîtres.

« Le Lapon est petit ; la moyenne de la taille de 200 individus est de 1^{m},53 pour les hommes, et de 1^{m},47 pour les femmes ; il est brachycéphale : la série précédente donne un indice moyen de 87,65 pour les hommes et de 86,17 pour les femmes. Le Lapon a le visage rond (indice facial moyen de 198 individus : 82,52 pour les hommes, 80,04 pour les femmes). Les pommettes sont fortement saillantes, les yeux sont petits et enfoncés, ils ont une couleur variant généralement (65 p. 100) entre les deux premières lignes du Tableau chromatique de Broca. Ils ont peu de cils ; ceux-ci manquent souvent, enlevés qu'ils sont par les affections des yeux auxquels sont fréquemment sujets les Lapons qui, comme on le sait, vivent dans une atmosphère enfumée.

« La vue est très bonne. Le nez est assez petit et affecte une forme très inclinée en avant. C'est du moins le type que nous avons vu le plus souvent ; son profil varie entre les numéros 2 et 3 des Instructions de Broca ; l'indice nasal moyen est de 74,59 pour les hommes, et de 73,64 pour les femmes (indices pris sur 124 individus) ; la bouche

est grande, la moyenne est supérieure à 5 centimètres pour 120 individus ; les lèvres sont moyennes et droites; les dents sont verticales et souvent usées. Le menton est pointu; les cheveux sont longs, ondés, noirs et luisants ; beaucoup de Lapons sont chauves de bonne heure ; ils ont peu de barbe et, quand ils en ont, elle est très clairsemée ; la couleur de leur peau varie entre les numéros 24 et 26 des Instructions déjà citées ; elle est souvent foncée par la fumée au milieu de laquelle vit le Lapon dans sa demeure, et par la saleté dont il est généralement couvert ; même les jeunes gens ont de nombreuses rides qui, s'ajoutant aux caractères déjà signalés, les font paraître vieux avant l'âge[1]. La voix est peu forte et criarde. Les jambes des Lapons sont généralement petites, le rapport de la taille assise à la taille debout étant, pour 112 sujets, de 52,90 pour les hommes et de 52,98 pour les femmes ; mais il faut reconnaître que l'apparence est souvent trom-

1. Maupertuis semble avoir fait, il y a cent ans, la même observation : « Je crois que la plupart des voyageurs ont jugé de la taille des Lapons et de la grosseur de leur tête par celle des enfants; et c'est sur quoi j'ai souvent pensé moi-même me tromper... ; on a diminué leur taille, dans les relations qu'on en a faites, par l'erreur dont je viens de parler. » MAUPERTUIS : *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument* (Œuvres, t. III, édit. de 1788, p. 205-206).

peuse, le Lapon marchant généralement voûté. Le rapport de la tête au tronc est en moyenne de 14,23 pour les hommes et de 14,53 pour les femmes, sur 110 individus. A cause de sa nourriture défectueuse, le Lapon est généralement maigre, mais son système musculaire est très développé ; il est fort et agile, il est très grand marcheur ; en hiver, il franchit, en très peu de temps, à l'aide de ses patins, des distances énormes sur la glace. En 1884, cinq Lapons ont franchi, en une seule traite, 227 kilomètres avec une vitesse moyenne de plus de 10 kilomètres par heure.

« Ils ont bonne santé, mais ils perdent beaucoup d'enfants faute de soins. Au moral, le Lapon est doux, peu violent, et cherche souvent à atteindre son but par la ruse. Quoique chaque individu porte continuellement sur lui un couteau, il y a rarement des rixes sanglantes.

« Leur langue a beaucoup d'affinité avec le finnois, mais les deux peuples sont très différents au point de vue physique.

« Autrefois, la très grande majorité des Lapons vivait à l'état pastoral et élevait d'immenses troupeaux de rennes qui, en leur fournissant la nourriture (viande et lait), leur servaient de bêtes de somme ; avec une espèce particulière de chiens qui les aidaient à garder leurs troupeaux, c'étaient leurs

seuls animaux domestiques. On pouvait caractériser leur état en disant qu'ils en étaient à la civilisation du renne. Mais actuellement, à cause des difficultés créées par les colons scandinaves à propos des rennes, beaucoup de Lapons ont dû abandonner leur vie errante et leurs troupeaux pour devenir sédentaires. Il y a donc actuellement deux sortes de Lapons :

« 1° Les Lapons des montagnes, *Fjeldlapperne* en norvégien, et, en suédois, *Fjälllapparne.*

« 2° Les Lapons sédentaires.

« Les premiers sont ceux qui ont conservé leur vie nomade et qui vivent avec leurs rennes. On trouve encore dans toute la Laponie 400,000 rennes environ. En hiver, lorsque le sol est couvert de neige, ces Lapons habitent les vallées, dans des tentes faites avec quelques perches recouvertes d'une étoffe de laine, appelée *wadmal;* en été, on la remplace par de la toile ; au milieu de la tente, se trouve le foyer ; les chiens couchent pêle-mêle avec toute la famille.

« Pour voyager dans cette saison, ils se servent de traîneaux attelés par des rennes ; c'est de cette manière qu'ils franchissent de très grandes distances en fort peu de temps. Leur nourriture se compose de laitage, de gibier et de café ; autrefois ils buvaient beaucoup d'eau-de-vie, mais il est actuellement défendu de leur en vendre.

« Le costume des Lapons comprend en hiver : une espèce de grande blouse en fourrure serrée à la taille par une ceinture à laquelle pend un couteau dans son étui. La tête est couverte par un bonnet de couleur voyante, soit carré, comme en Norvège, soit pointu comme en Suède. La chaussure se compose d'une paire de souliers en cuir entièrement cousu et imperméable, appelés *komager ;* à l'intérieur, pour caler le pied, on met une espèce d'herbe spéciale ; l'extrémité inférieure du pantalon est introduite dans la tige du soulier et serrée à l'aide d'un fort ruban. Une paire de gants complète ce costume. L'habillement des femmes est à peu près le même. — Pour marcher sur la neige, ils ont une paire de grands patins de 2 mètres de long, et pour s'aider ils tiennent alors à la main un grand bâton qui porte un renflement à l'une de ses extrémités pour l'empêcher de s'enfoncer dans la neige. L'été venu, quand les vallées sont changées en marécages, où pullulent les moustiques insupportables aux rennes, le Lapon, qui ne peut plus se servir de son traîneau, charge sa tente et son mobilier sur le dos de ses rennes pour gagner les pâturages des hauts plateaux. Les femmes portent les enfants sur leur dos dans des berceaux en bois. L'été est la mauvaise saison pour le Lapon de montagne.

« Quant aux Lapons sédentaires, Lapons pêcheurs, Lapons des bois, Lapons des rivières, etc., ils ont en partie adopté la vie des paysans et des pêcheurs scandinaves. Ils se construisent, soit des maisons en bois où l'on voit quelquefois des fenêtres ornées de carreaux, soit des *gammer*. Ces dernières constructions sont de petites maisons basses, faites en bois et recouvertes de terre et de gazon ; on y rencontre souvent des poêles.

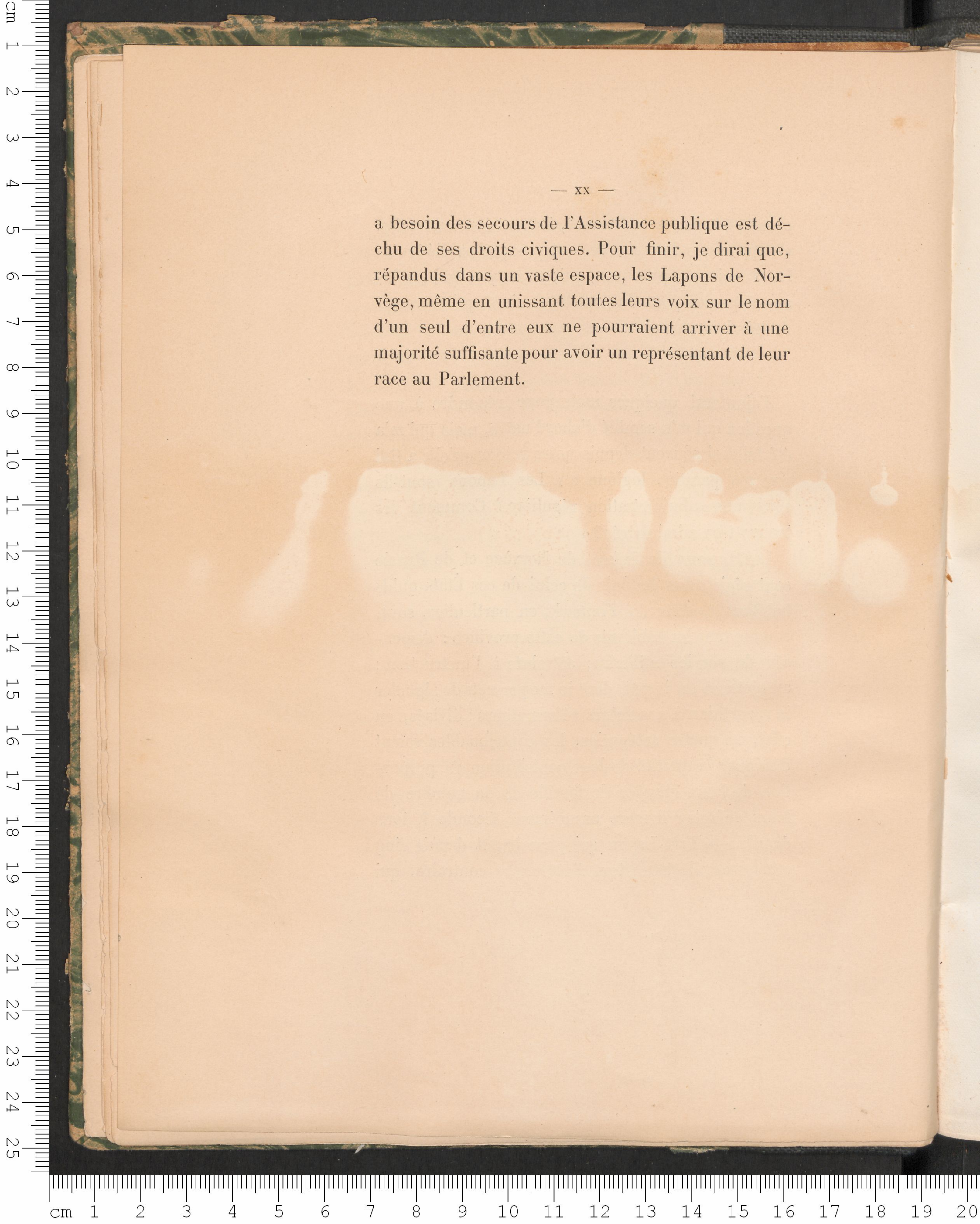
« A quelle époque les Lapons arrivèrent-ils en Laponie? D'où vinrent-ils? Quelle est leur parenté avec les autres peuples analogues? Ce sont des questions qu'il est impossible de résoudre actuellement. Un fait paraît acquis, c'est que les Lapons viennent de l'Asie centrale où ils auraient été en contact avec d'autres peuples qui ont encore des affinités avec eux. Leurs migrations se seraient faites par le nord, car leur langue ne possède aucun mot propre à elle pour désigner les objets d'une nature plus clémente ; en revanche, ils ont une foule de noms pour désigner les différentes formes de montagnes et les différents états qu'affectent la neige et la glace. Un autre fait, à peu près certain aussi, c'est que les Lapons entrèrent en Scandinavie par le nord-est et non par le sud, comme quelques auteurs l'ont avancé.

« Il y a une centaine d'années, les Lapons étaient

encore païens ; actuellement, ils sont tous convertis, en apparence du moins, et ont presque oublié toutes leurs anciennes pratiques, qui, au moyen âge, les faisaient passer pour de grands sorciers qu'on venait de très loin consulter. »

J'ajouterai quelques mots pour répondre à une question qui m'a semblé d'abord naïve, mais qui m'a été faite si souvent depuis notre retour qu'elle a fini par me paraître logique : « Les Lapons sont-ils sous une administration régulière ? Comment les trouve-t-on administrés ? »

Les Lapons de Suède, de Norvège et de Russie sont régis selon les lois de celui de ces États qu'ils habitent, et ceux du Finmark, en particulier, sont, comme tous les habitants de cette province : dispensés du service militaire; astreints à l'instruction ; assujettis à un impôt, dont je me permets de signaler la répartition à nos futurs réformateurs : divisés, en effet, en quatre catégories, les contribuables voient diminuer la quotité de leur contribution en proportion de leurs charges de famille et du nombre de leurs enfants, mesure assurément féconde à tous égards. — Tout Lapon qui paye impôt depuis cinq années est électeur ; tout électeur, au contraire, qui



a besoin des secours de l'Assistance publique est déchu de ses droits civiques. Pour finir, je dirai que, répandus dans un vaste espace, les Lapons de Norvège, même en unissant toutes leurs voix sur le nom d'un seul d'entre eux ne pourraient arriver à une majorité suffisante pour avoir un représentant de leur race au Parlement.



Collection du Prince R. Bonaparte

Phototypie G. Roche

Le Soleil de minuit vu de Tromsö (été 1884)

LE

PRINCE ROLAND BONAPARTE

EN LAPONIE

I

DE PARIS A TROMSÖ

Vous recevrez de Tromsö cette lettre, commencée sur le *Jupiter* qui nous porte depuis Throndhjem. Nous aurons ainsi mis deux semaines entières à franchir les cinq ou six cents lieues qui nous séparent de Paris.

Nous sommes partis le mercredi 23 juillet. Le jeudi soir, à dix heures, nous étions à Hambourg, où nous attendait le docteur H. Ten-Kate, et le lendemain matin nous traversions Altona pour aller prendre à Kiel l'*Adler*, qui devait nous porter à Korsör, pour Copenhague. Nous y arrivions en effet, à la fin de notre deuxième journée, vers onze heures du soir, le 25.

Le *Kristiania*, qui n'a pu nous prendre que le 28, met vingt-quatre heures à franchir la distance entre le Danemark et la ville dont il porte le nom; nous ne faisons, dans ce trajet, qu'une escale, à Göteborg, et enfin, après une nuit assez rude, le matin du 29, nous arrivons dans la capitale de la Norvège. Notre première journée à Christiania est pluvieuse et nous paraît froide; chacun augmente dès le lendemain sa provision de vêtements contre l'humidité et l'abaissement de la température, car nous avions laissé Paris dans un bain de soleil à 28°; nous avions encore 22° à Hambourg; à Copenhague, nous trouvions 12°, à sept heures du matin, il est vrai; sur le *Kristiania,* nous remontions bien vers une heure du jour à 14°, mais, le lendemain de notre arrivée, nous retombions à 12° et ne les dépassions plus.

On va, vous le savez, de Christiania à Throndhjem, par voie ferrée, en une vingtaine d'heures; mais, les chemins de fer norvégiens n'acceptant pas de voyageurs la nuit, on met, en fait, deux jours pour faire ce parcours, car il faut coucher à Tönset le premier soir. Partis donc de Christiania le 31 juillet, nous ne devions descendre à Throndhjem que le 1er août, dans la soirée.

La marche est lente; nous montons jusqu'à Röross, mais la plupart des stations sont si intéressantes par leur site ou leur construction, que notre photographe n'a que le temps de respirer; elles offrent déjà, d'ailleurs, quelques traits épars du milieu dans lequel s'effectuera l'étude sur les Lapons qu'a entreprise le prince Roland. C'est ainsi que nous avons une première vue du *lichen des rennes* entre Loïten et Elverum, à 159 kilomètres de

Christiania et à 402 de Throndhjem; nous ne sommes là pourtant qu'à 139 mètres au-dessus du niveau de la mer : la mousse alimentaire s'étend sous les bouleaux par grandes nappes onduleuses, et l'on dirait de la neige tombée la veille et à travers laquelle transparaîtrait l'herbe fraîche. — La neige, nous l'entrevoyons déjà, vers cinq heures du soir, après la station d'Ophus : deux plaques bleuâtres sur la droite de la ligne et qui disparaissent, à un détour, derrière une crête garnie de sapins. Avant d'atteindre Tönset, où le convoi doit s'arrêter pour passer la nuit, à 494 mètres d'altitude, le bouleau pas à pas devient maître du terrain, et, entre les noirs sapins, son feuillage s'élève le long des pentes, blanchissant et se détachant, comme, dans nos prés, les aigrettes claires de la plumule au sein des graminées vertes. — Les jours sont longs, et la lumière septentrionale se prolonge jusqu'après dix heures; mais la température n'en continue pas moins à descendre, et à Lillelfdal, à neuf heures un quart du soir, nous pouvons lire sur le thermomètre, placé sur la façade de la station, 9°; nous ne sommes qu'à 506 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les Norvégiens regardent-ils cette chaleur comme excessive ; on le croirait. Au départ de Christiania, nous avons remarqué dans notre wagon, à la place ordinaire des lampes, le croiriez-vous, une petite fontaine d'eau claire, pourvue d'un robinet et d'un verre, au-dessus d'un bassin en écuelle, le tout, pour le service des voyageurs ; un morceau de glace danse dans le liquide transparent et fait à chaque tour de roue un petit bruit de

clochette, au-dessus de nos têtes. Chaque station, en outre, est pourvue de sa fontaine d'eau filtrée, et tout un chacun y puise à son gré son verre d'Adam's-öl, — nos Parisiens diraient son bock-Wallace, — avec empressement. L'une de ces stations possède de même à couvert une fontaine jaillissante, propre à satisfaire une douzaine de voyageurs altérés à la fois.

C'est à Tönset que nous finissons le mois de juillet. Le 1er août, dernier jour du soleil de minuit, nous franchissions à Vos, à 602 mètres d'altitude, les sommets qui séparent les deux versants du Glommen et du Gula, et, après un court détour pour toucher à la station couverte de Röross, où commence le mélange des Lapons et des Norvégiens, nous descendons rondement à Throndhjem, que nous atteignons vers quatre heures.

La température y était d'une douceur inattendue ; sur ce versant, le Gulf-Stream envoie déjà son haleine tiède ; les habitants trouvaient que les soirées deviennent courtes, et pourtant, à onze heures du soir, notre promenade sur le port, à la recherche du *Jupiter*, se fit en pleine clarté ; mais ils se souvenaient qu'à la fin de juin ils ont eu 22° de chaleur à minuit.

Le *Jupiter*, auquel nous sommes livrés pour quatre jours et quatre nuits, pour passer de Throndhjem à Tromsö, est un navire appartenant à une Compagnie de Bergen ; il fait le service de la poste, — comme l'indique son pavillon d'arrière, — en même temps qu'il transporte marchandises et voyageurs de Bergen à Hammerfest. Il a belle mine et sa distribution est commode : cabines, salon, fumoir, tout a été refait, il y a

quelques années, et il a des allures jeunes sous sa tente blanche, malgré la date de 1856 inscrite sur la cloche de l'avant; il navigue depuis vingt-huit ans, mais il a bien encore une vingtaine d'années à aller son petit train; plus court que le *Kristiania,* qui a 90 mètres, il est bien proportionné et ne nous fatiguera pas. Il porte une trentaine de passagers des premières, nous huit compris; au centre, dans l'entrepont, les employés de la poste; et, à l'avant, une cinquantaine de soldats, reprenant la direction de leurs foyers, de marchands et de petits groupes partis de Throndhjem pour quelque visite peu éloignée; enfin, le *Jupiter* est conduit par un capitaine qui a vu l'Australie et l'Inde anglaise. Une double équipe de quatre marins, avec deux lieutenants, compose son personnel. « Nous serons bien menés du 2 au 6 août », dit en débutant le journal de voyage que j'ai commencé à bord du *Jupiter* et dont je vais maintenant détacher ces feuillets pour vous.

2 *août,* 12 *h.* 40 *min.* — Nous voilà partis, le drapeau de notre pays flotte au haut du grand mât : c'est notre groupe qui possède le personnage notable du voyage. — A 2 heures, nous sommes toujours dans le fjord de Throndhjem; à gauche paraissent les roches neigeuses du Surndal, dans la direction de Bergen. — Vers trois heures et demie, une odeur de prairie nous arrive par un vent frais du N.-E.; une ligne verte émerge bientôt de l'eau, portant quelques maisons qui semblent posées au ras de la mer; la machine donne le signal d'un arrêt; c'est Bejan, et nous allons sortir du

golfe. Une barque accoste, portant passagers, barriques, un rouet, un petit lit d'enfant en bois. Quelques-uns des passagers de l'avant descendent; on débarque leurs coffres et leurs ballots. Pendant ce manège, vers 4 heures, le *Jupiter* est accosté par l'*Orion* allant de Throndhjem à Bergen. C'est le navire qui nous prendra à Tromsö pour nous porter jusqu'au golfe de Varanger à Vadsö, dans huit jours, Nous passons d'un pont à l'autre, et nous retenons nos cabines pour la semaine prochaine. A 5 heures et demie, nous sommes hors du fjord et nous pénétrons à travers les îlots qui vont border la côte norvégienne jusqu'aux Loffoden. Le vent souffle du nord. Vers 9 heures, nous dépassons le Strinsund; le soleil baisse, puis glisse tout à coup jusqu'à l'horizon, et les pavillons sont amenés; mais une lumière intense s'élève de l'occident, rayonnant d'un globe embrasé. — 11 heures, le soleil est toujours visible sur l'horizon vermeil. A minuit, le foyer lumineux a disparu, mais il semble qu'il n'ait touché la mer que pour se fondre en elle et la saturer jusqu'en ses profondeurs, en même temps que le ciel jusqu'au zénith, de sa merveilleuse lumière orangée.

3 *août*, *dimanche*. — Le soleil, me dit-on, s'est levé à 2 heures et demie. Jusqu'à présent, temps choisi sans intermittence. — A 8 heures et demie, Appelvœr, arrêt par 64°35'. Des passagers descendent; d'autres montent à bord; un marchand, colporteur de livres, a ouvert à l'avant son coffre; chacun y puise et marchande; une femme, avec un bébé sur les genoux, chantonne un mor-

ceau d'un psautier, puis remet le livre et en prend un autre pour en faire regarder les images à son enfant; quelques-uns achètent. — 9 heures 50. Rörvik, nouveau débarquement. Décidément notre marche vers le nord va être du cabotage; mais, comme nous avons le temps de bien voir! On embarque ici des coffres de toutes couleurs, marqués d'une date; il y en a de 1845. Qu'on ne me dise plus que les Norvégiens ne sont pas conservateurs! — 11 heures un quart, Risvœr. Arrêt et photographie. C'est la seconde fois que j'écris un nom se terminant en « vœr » ; des renseignements fournis par le capitaine à notre interprète, il ressort que le sens particulier de cette désinence est celui d'un espace d'eau, entouré d'îles propres à la pêche et contenant quelque crique ou petit port naturel. En effet, Risvœr, protégé par une chaîne d'îles à l'ouest, se compose d'une série de petites anses bien abritées, où sont établies quelques pêcheries sur pilotis ; chacune d'elles a sa hutte pour la barque; plus haut est l'habitation avec la grange et l'étable, au delà de maigres carrés de pommes de terre et d'avoine qu'on voit bien à la lorgnette; quelques buissons clairsemés et portés par des rochers ferment de tous côtés, sauf vers la mer, le petit domaine.

De temps en temps, nous croisent deux ou trois de ces hauts « nordlands-jagts » qui font penser aux expéditions normandes des IXe et Xe siècles : grande et longue voile surmontée d'une plus petite; cahute sur le pont pour cacher une vingtaine d'hommes; ils portent à Throndhjem et à Bergen une cargaison de poisson séché qui, transbordé à Hambourg, va de là jusqu'en Espagne;

bientôt les bateaux à vapeur auront fait disparaître ces derniers *vikings*. Au loin, les rochers majestueux s'amollissent, portant plus bas vers la ligne de l'eau de petits mamelons boisés; ici, entre deux torrents, un nouveau défrichement commence; là, deux familles se sont établies pour pêcher et faire un peu de culture, chacune d'un côté du ruisselet qu'on voit couler du sommet; plus loin, la formation de la propriété se manifeste par des séparations artificielles de murs en pierre sèche ou plutôt de fragments de rochers empilés. Par contre, vers le soir, devant Förvik, un immense rocher rouge, aux aspects de cathédrale en ruine, qui me fait penser au vieux château des papes d'Avignon, se dresse dans une île de gauche, au centre de rochers géants qui semblent être ses remparts; à distance, les vols de goélands qui s'en échappent, frappés de la lumière qui vient de l'ouest, ne semblent pas plus grands que des vols de papillons blancs, et les canots qui se jouent autour, — car c'est dimanche, — paraissent avoir à peine la dimension des goélands. Quelques-unes de ces barques s'approchent, portant des jeunes filles; elles abordent; une vingtaine d'entre elles montent sur le pont : leurs toilettes sont celles de Londres; elles viennent faire visite sur le *Jupiter* à une amie, l'entourent, jasent et finalement se rembarquent, après lui avoir laissé un beau bouquet de roses qui embaume l'air. En ce moment, le capitaine fait tirer le canon pour que nous entendions un double écho qui se forme dans ce passage, et le piano du bord résonne sous les doigts de la charmante jeune épouse qui l'accompagne depuis trois ans...

Thjoto. — L'éclat du beau temps ne s'est pas terni un seul instant encore. — 9 heures 40. Marche au sud dans le fjord de Mösjoen, dans un long cirque de monts neigeux, lointains encore. — Le navire va faire ici un gros chargement de bois et nous n'allons repartir qu'à une heure du matin. — Le consul anglais de Mösjoen fait inviter le prince Roland à passer une partie de ce temps dans son habitation. — Visite au consul; sa maison, située sur un promontoire qui forme l'un des côtés du port de Mösjoen, est toute neuve, la précédente habitation ayant été brûlée en décembre dernier. Celle-ci est exposée au même sort, faite comme elle l'est, en totalité, de bois, y compris les écailles oblongues qui servent d'ardoises à la toiture. L'installation est élégante; elle contient plusieurs belles pièces et a une vue admirable sur le fond et sur l'entrée du fjord; le consul y offre au Prince et à ceux qui l'accompagnent d'excellent « vin français » (lisez du champagne), et nous fait voir son « jeu français » (traduisez son billard); enfin il porte des toasts à la France, ma foi, en bon français. Sa maison, quoique un peu éloignée de Mösjoen, n'est pas solitaire : le consul a huit enfants et attend le neuvième. Nous recueillons de lui quelques renseignements sur la région. En décembre, dit-il, il y a à peine un quart d'heure de lumière par jour. Ce n'est pourtant pas nuit noire; nous avons le reflet des neiges et *la lumière boréale.* Tout le pays ne contient que des ouvriers occupés aux divers métiers du bois et à la pêche; sur ce dernier point, le consul nous donne un chiffre considérable: l'année dernière, la région de Mösjoen aux Loffoden

aurait vu pêcher et vendre pour dix à douze millions de couronnes de poisson (1 couronne = 1 fr. 39).

En sortant de chez le consul, promenade jusqu'au bourg, retour vers minuit ; l'entrée du fjord, au couchant, est en pleine lumière ; le soleil va commencer son crépuscule de quelques instants ; des nuages rosés se sont groupés à perte de vue autour de lui ; le long des neiges éparses dans les montagnes riveraines courent ses rayons ; reflétées dans le fjord, neiges et nuées forment comme une fleur immense aux milliards de pétales, au sein de laquelle l'astre va se coucher.

Le 4 *août*, devant Hœmnes, nous nous retrouvons de bon matin, 6 heures, sur le pont pour assister à un chargement de canots. Ces embarcations sont de la forme adoptée par les canotiers parisiens sous le nom de « norvégienne » ; de profil, ils ont l'arrière plus haut que l'avant. Celui-ci donne exactement la figure du scutum romain ; les plus jolies couleurs sont peintes sur leurs bordages, en filets parallèles, rouges, blancs, violets et bleus ; quand on les attache aux haubans du navire pour les porter à leur destination, on dirait, de loin, de grandes corbeilles fleuries. On les fabrique dans l'intérieur et, portés sur traîneau au port d'embarquement, ils se répandent dans tous ces parages. Leur prix est d'une soixantaine de couronnes, avec leur fourniment de rames, mât, bancs, gouvernail et épuisette spéciale. — 11 heures, sortie du fjord de Hœmnes. — Noësne, midi. Nous déchargeons ici de la farine ; sur les sacs : *Bergen-Dampmollen,* « meunerie à vapeur de Bergen » ; c'est

au sud qu'est l'industrie ; au fur à mesure que nous montons vers le pôle, nous allons voir les regards se tourner du côté opposé ; l'agriculture même disparaîtra bientôt pour nous, et nous serons, avec les Lapons, en pleine vie pastorale. — A 1 heure 44, nous passons la ligne idéale qui s'appelle le cercle polaire, ai-je besoin de le dire? sans pouvoir la photographier!... Contentons-nous des deux vues de droite et de gauche, prises sans arrêt ; en ce moment, le navire marche dans la direction N. 1/8 E., et nous avons tout près l'île du Chevalier (Hestmandö) à notre gauche. — 2 heures 20. Nous commençons à apercevoir les glaciers de Svartisen, à droite. Névé étendu derrière une dizaine de pitons noirs. — 2 heures 45, Röde. Le paysage devient plus sévère, les montagnes sont plus décharnées, mais la neige qui les enguirlande les pare de grands joyaux éclatants ; on comprend d'ici sa permanence, à la durée des nuages qui restent attachés depuis hier soir à toutes ces cimes ; ils essaient de se relever cependant en nuées diverses, et de s'envoler peu à peu, s'ils le peuvent, de tous ces monts, pointes et sommets : ici, déjà dressées en aigrettes blanches ; là, penchées encore en panaches gris ; plus loin, du côté du pôle, ceignant le flanc de la montagne comme des écharpes dénouées à moitié ; cependant, sous les ondées du soleil, la mer, blanc et argent, est d'une transparence radieuse. — 3 heures 50. Grönö. Vue à droite des glaciers du Hoilands fjord.

Ornæs, 5 *heures* 15. — Arrêt d'une heure pour effectuer un chargement. Descente au rivage dans un canot particulier, dont le propriétaire nous offre en français

de nous conduire ; en revenant à bord, nous apprenons du capitaine que le Prince vient de recevoir ce petit service du frère d'un célèbre lord anglais qui, depuis plusieurs années, passe ici deux ou trois mois pour pêcher le saumon. — 8 heures 30. Gildeskaal. Au fond d'un vallon, près du rivage, nous entrevoyons la fin d'une fête de village ou de famille, des danses, une robe blanche. Un marsouin paraît dans les eaux où nous sommes arrêtés ; des méduses, irisées par la lumière solaire, se laissent porter autour du navire ; pour tuer le temps, un de nos compagnons les chasse au revolver. — 10 heures 30, Bodö. M. le Préfet du Nordland, qui connaît l'arrivée du prince Roland, vient lui présenter ses respects et lui faire ses offres de service pour l'excursion projetée de Bodö à Sjlboyokk, chez les Lapons de cette contrée. Cette soirée est nuageuse ; elle promet un temps couvert pour demain ; des nuages traînent jusqu'au ras des flots et nous allons passer cette nuit entre les Loffoden.

5 *août*. — Je ne me suis risqué sur le pont qu'à 9 heures, après un coup d'œil sur la mer par la lucarne de ma cabine. Le thermomètre marque 12° ; la boussole indique N. 1/4 O. Nous sommes dans les Loffoden depuis quatre heures ; à gauche, la masse principale porte dans les nuages ses grandes neiges, qui, sous la brume qui les couvre, transparaissent comme une grande muraille nacrée; en vue de Svolvoœr, à 10 heures, nous distinguons cependant quelques plans plus précis, nappes vertes, rochers bruns et gris ; le couvercle du ciel

se soulève un peu ; quelques plumes de goélands, maltraités par la nuit, nagent devant nous, et nous stoppons sous une petite lumière de fin d'automne au milieu des brisants bruissants. Malgré les brouillards, l'aspect de Svolvœer est tout entier sous nos yeux ; un cirque de rochers abrite l'anse bord à bord avec la mer ; ils sont couverts de pêcheries et de magasins à poissons plantés sur pilotis, et les barques peinturlurées circulent au milieu des bouées rouges, des rocs épars. Un peu au delà, l'un de ces îlots est occupé par une vingtaine de cormorans, que notre passage n'effraie guère ; on l'appelle, paraît-il, « Dos de baleine », et il m'a l'air bien nommé. — 11 heures 30. Un brouillard épais couvre les deux rivages, entre lesquels nous naviguons ; ceci n'est pourtant pas de la pluie, mais une brume intense et molle, que nous traversons au jugé ; nous sommes en réalité dans les nuages ; l'eau paraît noire, sauf sur les bords, quand ils reparaissent, et ils semblent alors ourlés d'une admirable teinte de saphir devant les petites pêcheries disséminées partout ; on dit qu'aux Loffoden il pleut un jour sur deux. Les pointes des Loffoden attirent, en effet, les nuées que leur envoie le Gulf-Stream et qui ne peuvent passer entre leurs dents aiguës sans être déchirées et brisées en poussière d'eau sous l'effort du vent. Toutefois, à peine sortis du chenal, nous voyons une cime à l'est, puis une seconde dans la lumière au loin ; dans le dernier repli brumeux paraissent les cheminées de l'usine à guano de poisson de Brettesnœs, et nous ne quittons pas l'archipel sans faire visite d'heure en heure à quelque autre station de pêche ; mais le vent

du nord continue à tomber sur le navire et nous pousse presque tous à l'intérieur ; le timonier a mis ses gants de laine, la mer moutonne autour de nous et au loin, en lames vives et courtes ; les petites écumes des vagues ne font que paraître et disparaître, et quand de temps en temps, une mouette s'enlève, on dirait, en voyant ses deux ailes, que c'est une de ces crêtes d'écume blanche qui vient de s'envoler. —Kœrnœs, 2 heures 50. Une flottille de canots, peints d'une seule couleur, nef et rames, vient à l'échelle du navire ; on les charge des coffres bleus, verts, rouges des passagers qui descendent ; on prend sur le *Jupiter* des caisses bourrées de poissons que la cale engouffre une à une vivement. — A 3 heures 10, la boussole marque N., le thermomètre 11°. Nous avons presque vent debout ; il pleut encore ; nous mettons nos manteaux et voulons résister, mais quelques paquets de mer nous arrivent en débris et nous forcent à nous réfugier dans le « Roge Kahyt » (chambre à fumer), où nous restons emprisonnés cinq heures ; enfin, à 8 heures 30, descente à Harstad ; sur le rivage, le Prince fait collectionner quelques beaux échantillons géologiques pendant ce temps, le photographe opère et le navire se décharge de seaux en zinc, de cuirs, de planches, de fer en barres, de l'une des barques norvégiennes et d'une charrette suspendue à l'avant depuis Throndhjem. Nous partons à 11 heures du soir et je puis noter encore en pleine clarté tous ces détails.

6 *août*. — Nous voilà entrés dans le fjord de Tromsö à 10 heures 30. Le temps s'est éclairci à fond ; le *Jupiter*

a arboré sur nos têtes les pavillons de toutes les nations et le tricolore plus haut au faîte du grand mât; tout à coup leurs étoffes multicolores tombent comme inertes, on ne sent plus aucune brise ni aucun courant dans l'atmosphère, tant ce « Paris du Nord » s'est bénignement abrité au fond de son amphithéâtre de hautes montagnes, vêtues de neiges soyeuses; le navire se range parallèlement à la ville, face à l'ouest, regardant l'île qui porte Tromsö et la colline qui monte doucement derrière les grands magasins et les maisons en bois qui entourent le port. A droite et à gauche, elle descend en deux promontoires allongés; — quelques villas y sont disséminées dans la verdure, surtout sur la crête boisée; en face de Tromsö, à l'est, derrière nous, une autre rangée de collines vertes s'entr'ouvre en vallon vers le milieu de l'alignement qu'elles forment et laissent voir une haute cime plaquée de grandes nappes blanches; c'est le Tromsödal, où sont les deux premiers campements lapons que le prince Roland veut étudier au double point de vue de l'ethnographie et de l'anthropologie.

La vallée qui s'ouvre en face de Tromsö entre trois montagnes neigeuses, le Tromsödal, est notre première et très importante étape. Là campent, une partie de l'année, deux groupes de familles laponnes, parties de Karasuendo, en Suède, il y a deux mois, avec leurs rennes, et près d'y retourner, dans quelques semaines, comme elles en sont venues, à petites journées. Faisant paître leurs rennes et pêchant dans les nombreux cours d'eau qui descendent des sommets environnants, elles s'abritent avec leurs ustensiles et leurs chiens dans des huttes

bâties qui appartiennent aux deux plus fortunés d'entre leurs membres.

Lors de notre première visite, nous les rencontrâmes à un peu plus d'une demi-heure du rivage maritime, en amont; là est un de leurs campements, dans le petit pli que forment les basses montagnes; on y arrive, en prenant le chemin qui passe, par une courte allée de bouleaux et de sorbiers, devant le cimetière verdoyant de Tromsö, où sont inhumés aussi bien les Lapons nomades que les citoyens de la petite ville; plus loin, une gracieuse marine, arrondie par les eaux de la montagne tombant dans le Tromsösund, s'ouvre au pied de quelques fabriques; enfin, on enjambe un pont sur un de ces torrents, on entre dans un sentier, on saute de pierre en pierre deux ou trois autres eaux courantes, et, poussant un peu plus haut, on aperçoit l'étroite esplanade caillouteuse, où vit en passant la petite tribu. A une centaine de pas au delà de ces deux huttes, étaient parqués cinquante ou soixante rennes, ramenés le matin, des plateaux supérieurs. Prévenus sans doute de notre projet de visite par ceux d'entre eux que nous avions pu voir de près la veille dans les rues de Tromsö, où ils étaient venus pour faire des achats dans les boutiques ou pour vendre à quelques particuliers leurs peaux, bois et chair de rennes, les Lapons s'étaient hâtés d'augmenter l'attrait du tableau par la présence de ces précieuses bêtes. Aboiements prolongés de chiens à figure d'ours, de renard ou de loup, accueil bienveillant des maîtres, récompensé par une petite distribution de tabac, de cigarettes et même de cigares, tels furent nos premiers

rapports avec les hommes; peu à peu, les femmes apparurent, et, quand tout le personnel parut au complet, le guide et l'interprète firent connaître le but de notre déplacement. Marché fut conclu au prix d'une demi-couronne par tête mensurée et photographiée; huit portraits et études , dont trois femmes, furent exécutés ce jour-là; puis le Prince nous invita à dévaliser les deux huttes, — argent comptant, cela va sans dire, — de tous les objets caractéristiques des usages et des mœurs de nos complaisants Lapons. Ces gîtes étaient formés d'un assemblage de perches et de plaques de terre gazonnée qui défie la description. Nous y pénétrons un à un, en deux séries d'invités, par une porte de 1^m à $1^m,50$ de haut, et finissons par distinguer des jambes et des chiens allongés pêle-mêle autour d'un foyer central, formé de quelques grosses pierres, et dont la fumée s'échappe difficilement par un trou supérieur. Quatre poteaux supportent le cadre de cette ouverture, au-dessus de laquelle reste suspendue à une poutrelle transversale la cafetière-chaudron ou la marmite de service pour le moment. A l'opposite des chiens et des pieds, les bustes des habitants s'appuient aux parois de la hutte parmi les cordages, les peaux et tout le matériel de la cuisine ou des industries domestiques. Chacun de nous fit des acquisitions selon son goût, et la collection s'accrut d'un couteau et d'une cuillère en bois de renne, de sacoches et d'autres bibelots intéressants. — L'un des plus curieux ne put être acquis : un berceau que nous vîmes suspendu à l'entrée de la seconde hutte, devant laquelle une jeune maman allaitait son bébé. Rien de plus gracieux que le

balancement de ce petit meuble que le moindre mouvement de la main, et, semble-t-il, l'oscillation seule de notre planète semble suffire à mettre en danse.

Pendant nos opérations anthropologiques et photographiques, les rennes étaient remontés à leur pâture en liberté.

Nous étions partis tard de la ville ; il fallait y retourner sans atteindre le second campement. Nous dîmes au revoir à nos hôtes en les considérant une fois encore dans leur cadre naturel, avec leurs costumes bariolés de rouge, de bleu, de jaune, de gris, mais, malheureusement pour eux et pour notre goût, bien malpropres.

Le chemin qui conduit au campement le plus éloigné ne suit pas le fond de la vallée. Le 9 août, après avoir pris, comme la veille, la petite allée qui commence presque au village de Storstennœo, derrière une usine à huile de poisson, nous traversâmes une longue prairie, et, poussant la porte à claire-voie pratiquée dans la clôture qui sépare, à cette hauteur, les herbages d'avec les prés indivis, nous commençâmes à pénétrer, à mi-côte, sur la droite, dans un joli bois de bouleaux dont la petite ombre légère tombait sur le chemin. Les rares éclaircies étaient remplies de ces fraîches baies rouges qui croissent en bouquets au ras de la mousse, et quelques marguerites étoilaient le gazon où sautillaient deux ou trois ruisselets. A la rencontre d'un fort torrent, le bois perd son bel aspect de parc ; il n'est plus qu'un taillis, sur l'autre rive, qu'il faut atteindre de roc en roc, — non sans que deux d'entre nous y laissent prendre un bain forcé à leurs jambières, — et nous voilà en face du cam-

pement visité la veille. Le site nous apparaît tout entier, au bout d'un promontoire que forment au-dessous de nous deux torrents élargis en petites rivières escarpées. Un quart d'heure après, en amont, nous pouvons passer à gué ces eaux, ralenties plus haut par des coudes rocheux et nous retrouvons nos Lapons de la veille mêlés à ceux que nous devons étudier aujourd'hui. Cette journée du 9 août fut féconde. Hommes et femmes du second campement, quatorze Lapons, sont saisis sur le vif, de face et de profil; leurs lignes crâniennes sont mesurées, leur vision et leur force manuelle, analysées à l'aide d'instruments et de procédés nouveaux; comme la veille, nous conquérons, monnaie en main, maintes curiosités ethnographiques, un lasso, un collier pour atteler le renne, des boîtes en bouleau, une cuillère à pot de forme inattendue, une de ces ceintures de laine tissées par les femmes, et dont le dessin est si original.

Dans l'une des huttes nous avons rencontré un prêtre, — ou, du moins, on nous a désigné comme tel un vieillard qui n'est pas de la famille, qui la suit ou plutôt l'accompagne ; de temps en temps il lui lit et lui explique quelques pages de l'Évangile (les Lapons sont luthériens). Ce philosophe a refusé de se laisser photographier, sous prétexte qu'il nous avait entendus demander leurs noms aux divers individus étudiés, et qu'ayant son nom « au livre de vie, il n'avait pas besoin de l'avoir au livre du diable ». Ainsi appelle-t-il sans doute tout ce qui lui paraît entrepris dans un but plus ou moins mondain; peut-être aussi était-il fâché que nous eussions interrompu sa prédication; il m'a pourtant gracieuse-

ment laissé prendre le titre de son livre : *Nusi Testament,* édité à Stockholm (en lapon), 1861, in-8° de 440 pages. Le lendemain, en faisant des achats, nous l'avons revu vaguant dans la ville et, chose extraordinaire, quasi-surnaturelle pour un Lapon, se lavant le visage devant une fontaine, en public!

Les magasins de Tromsö sont riches en fourrures de toutes sortes et en objets d'invention laponne ou destinés aux Lapons; le troisième jour après notre arrivée, nous courûmes en détail la ville, et, avant de repartir pour atteindre le Varanger-fjord, on put expédier à Saint-Cloud une caisse de produits destinés à la collection ethnographique du prince Roland et comprenant, entre autres choses, un costume complet lapon, des peaux d'oiseaux aquatiques, une peau de lièvre blanc et une peau de glouton.

J'aurais bien voulu pouvoir y joindre quelques pieds vivants de cette puissante *Heraclea siberica* aux caules si aromatiques, embaumant tous les jardins publics et particuliers de Tromsö; dont nous avions déjà remarqué à Throndhjem le parfum vigoureux, mélange d'anis, d'absinthe et d'angélique[1] et qui porte ses ombelles annuelles à trois mètres de haut: — mais l'*Orion* fume dans le Tromsösund : il faut repartir cette nuit...

1. « Nous sommes allés chercher... l'angélique aux montagnes de la Laponie... » (Depping, *Description de la France,* I, p. 51.)



Collection du Prince R. Bonaparte

Phototypie G. Roche

Hammerfest

II

HAMMERFEST ET VADSÖ

Que de jolis villages, tout lapons, ne nous a-t-il pas été donné de saluer en passant, dans leurs étroites anses au fond d'un plus grand fjord, où les détours inaperçus des montagnes les abritent ! et les tableaux charmants que ceux que venaient former sous nos yeux leurs canots peints, pleins de rameurs, de rameuses, en costumes aux couleurs vives, tournant autour de notre bateau à vapeur pour lui confier quelques caisses ou barils, et pour en recevoir des lettres ou faire commander des poteries ou de petits meubles de Copenhague et de Christiania. Tout le long de la route, nous avons aussi embarqué quelques passagers lapons, allant vers le nord pour affaires ou rentrant dans leurs pêcheries ; car nous avons devant nous maintenant des *sédentaires* pour la plupart. Lorsque, après avoir quitté Tromsö, par une nuit bru-

meuse qui nous cachait même le Tromsödal, nous nous sommes retrouvés sur le pont le 10 août au matin, deux Lapons étaient avec nous. Renseignements pris, l'un est un riche propriétaire de rennes; il en a huit cents, nous dit-on; l'autre, portant un pantalon noir, s'il vous plaît, sous son manteau indigène, est le maître d'école de Karasjok, rentrant d'un voyage dans le Sud! Plus loin, ce petit homme, à l'air propret, qui prend place à bord avec sa femme, à l'avant, questionné par notre interprète, sourit et se déclare rentier! — « Rentier? » Oui, il a « maison » et vit des revenus de son argent placé. Lui a-t-il fallu en pêcher et en vendre de ces « cabillauds », dont l'entrepont se gorge à chaque nouvel arrêt du paquebot et dont il a le placement assuré, chaque année, à Hammerfest.

Si Hammerfest n'est pas la ville la plus septentrionale du monde, elle est du moins la plus septentrionale de l'Europe. Le pays m'a cependant plus d'une fois rappelé, dans ses aspects maritimes, tantôt notre grand étang de Berre, avec ses lointains lumineux de montagnes, et tantôt, quand la brume couvre les horizons éloignés, les belles eaux resserrées du lac des Quatre-Cantons. Tout entière outillée pour le débarquement ou l'embarquement, on ne la voit elle-même formée que de wharfs, de quais, d'échelles; c'est ici que se concentrent les produits, pêchés dans les grands fjords du Nord, et qu'ils sont échangés contre des marchandises étrangères, en telle abondance, qu'il y a des marchands qui ne trafiquent pas sur moins de quatre à cinq cent mille couronnes de produits par an; en ce moment, une flottille russe est

dans le port, apportant bois et farines d'Arkhangel et de Kola dans une quinzaine de barques, dont chacune est la propriété de son patron, et qui vont remporter d'ici poissons et pelleteries, troqués contre leurs denrées ; aussi les marchands, et un peu tout le monde, parlent-ils le russe à Hammerfest.

Les Lapons des côtes fournissent une part importante de ces produits : morues sèches, huiles, guano fait des têtes et des vertèbres de poissons. Sur tous les rivages, de Tromsö à Hammerfest, nous les avons vus à l'œuvre.

Autour du Kvalö, dont Hammerfest est la grande ville, sont disséminées de nombreuses stations laponnes, qu'il faut aller chercher, il est vrai, à travers l'archipel, au fond des anses peu fréquentées où elles sont abritées. Le *Nor*, qui dessert l'Alten, fait chaque semaine le service de ces fjords et prend sa direction, règle son retour, enfin espace ses escales selon les voyageurs et les marchandises qu'il doit transporter, tout en faisant la poste. Il a été possible au prince Roland de profiter de ces alternances pour fréter le *Nor*, en vue de ses études, pendant deux jours, le 25 et le 27 août. Nous avons visité ainsi le premier jour trois stations des deux côtés du Reppefjord, dont, à la fin de la journée, Kvalsund-Kappel. Après les pasteurs du Tromsödal, avant les pêcheurs du Varanger et de l'enclave russe de Boris-Gleb, nous voici en présence des Lapons agricoles. Établis au pied de hauts rochers, à travers lesquels grimpent leurs moutons, leurs vaches ou leurs chèvres, ils cultivent quelques petits terrains entre la mer et la montagne. Le

poisson est leur plat principal là encore; mais ils y joignent la chair de leur bétail, qu'ils alimentent l'hiver du foin réservé à l'automne, et dont ils emploient aussi le lait et la laine. — Précisément en face de notre première station, à Beritsfjord, dans un petit hameau de quatre huttes, voici un métier à filer. La trame est en fil de corde; la navette est l'œuvre mal dégrossie d'un ouvrier mal habile; la tension verticale est obtenue par le poids de quartiers de roche inégaux; le tout forme enfin un ensemble assez rudimentaire, mais le travail obtenu n'est pas laid; les bigarrures grises, blanches et noires, qui se dessinent dans l'étoffe, sont vives à l'œil, et le produit est solide comme il convient à ces rudes climats.

Un peu plus loin, le tableau de la vie agricole s'agrandit. C'est ici une troupe de faneuses dans leurs longues fourreaux de drap bleu; elles retournent, avec leurs longs râteaux coloriés, l'herbe coupée, garnie encore de ses fleurs; le précédent hameau était campé sur un bourrelet de roches faisant parapet au-dessus des eaux : en se prolongeant ici, il s'est élargi et monte en pente douce vers les plateaux où nous voyons distinctement à l'œil nu quelques rennes, dont un blanc, écartés du troupeau qui pâture sans doute sur « le fjeld » dont nous n'apercevons que la bordure. Un petit ruisseau qui en descend glisse jusqu'à la mer, vallonnant la prairie, où sont plantés cinq ou six « gammer » lapons; un vieux père, la barbe en collier, surveille de loin des serviteurs, qui sont occupés, en contre-bas, à faucher, et dont l'air de santé et de bonne humeur contraste avec la réserve ordinaire et la timidité des pêcheurs que nous avions vus

jusque-là. On entre en rapport, on questionne, on mesure, on photographie, et, quand nous partons, des divers points de la scène agreste, les « farewell! farewell! » nous accompagnent jusqu'au bateau à l'ancre, qui va nous porter à Kvalsund. Les mêmes tableaux et nos études nous ont retenus dans cette station jusqu'aux dernières heures du jour.

L'expédition du surlendemain nous a entraînés dans le Refsbotten, dans deux sites presque contigus, qu'un grand « elf » cependant sépare : Kogelf et Ruself. Du premier de ces hameaux, on dirait un campement indien, tout entouré de palissades, du côté de la mer comme du côté du torrent qui le limite vers les terres de l'autre station. — Celle-ci m'a rappelé les plus pauvres gîtes de la banlieue parisienne, les plus misérables cahutes des chiffonniers; mais les types n'en sont que plus caractéristiques et plus précieux pour nous : ils fournissent à la collection du prince Roland 45 photographies, et des notes intéressantes de voyage.

Chemin faisant, une seconde semaine a commencé, puis s'écoule, et nous arrivons devant le Cap Nord, but extrême de la plupart des touristes; mais qui n'est pour nous qu'une étape. Il est cinq heures du matin. D'une cabine à l'autre, on s'appelle. « Le voilà, le Nord-Cap, levez-vous! Tout le monde sur le pont! » En effet, pas un des nôtres n'y manque.

Quelques nuages glissent sur la belle masse rocheuse; mille oiseaux voltigent à l'entour; au Nord, un halo magnifique semble se former pour servir de contraste, en même temps que de complément, à la grandeur de l'im-

mense table de pierre dont les parois latérales descendent à pic dans les flots. — Ce promontoire n'est pas le plus septentrional; un autre cap à l'Ouest monte plus au Nord d'à peu près 925 mètres vers la mer Glaciale; mais celui qui est bien véritablement le Nord-Cap, c'est celui qui termine ainsi devant nous, de son monolithe imposant, la longue chaîne de montagnes qui sépare la Scandinavie dans toute sa longueur, et dont nous suivons les côtes depuis Throndhjem. La mer n'est pas toujours commode dans le passage de ces deux pointes : « Il y a deux ans, en février, un soir, — nous raconte le capitaine, — il fallut stopper par gros temps entre le Knivskjörodden et le Cap Nord; la tempête augmentant, les ancres furent rompues, et le vaisseau alla frapper à la côte; les passagers furent sauvés; mais le navire avait été si endommagé que le sauvetage dut marcher au plus vite, et d'abord aux étrangers; le jour venu, il manquait l'employé de la poste; on le cherchait en vain, lorsque le soleil ayant dissipé les dernières brumes, on aperçut au haut du Nord-Cap une forme blanche, s'agitant, faisant des signaux au large, sans apercevoir les autres passagers cachés sous les anfractuosités du rocher. Lorsqu'on fut arrivé sur la plate-forme où la peur de la tempête et le zèle pour son service l'avaient porté, au saut du lit et à travers la nuit, il tenait attaché à son épaule le colis de lettres, sa chemise flottant en bannière, mais la casquette d'uniforme au chef!... »

Tandis que l'éclatant iris qui s'était posé en arche lumineuse sur l'horizon polaire, — pendant le quart

d'heure de notre marche devant le Cap Nord, — s'évanouissait au sein des flots, ce vaste monument granitique s'effaçait aussi peu à peu à nos yeux : d'abord fondu dans la brume par en haut, puis caché presque en entier par un autre épaulement du continent, il échappa tout à coup au regard dans le mouvement de marche de l'*Orion* vers le Sud-Est.

L'esprit plein de ce spectacle grandiose, je cherchais à le ressaisir en imagination encore une heure après, à Kjelvik, de l'autre côté de Magerö; au milieu du fracas d'un débarquement de briques carrées et de ciment de Portland, — j'en redisais les merveilles à un de nos compagnons, moins favorisé que nous : « N'avez-vous pas trouvé plus beau cependant le mirage qu'on a vu il y a huit jours vers les Loffoden? » dit un passager cantonné près de nous par le va-et-vient des déchargeurs du navire, et qu'à sa tournure de gentleman en voyage, avec casquette et élégant complet écossais-brun, on reconnaissait aussitôt pour un Anglais. Sur notre réponse que nous avions traversé l'archipel des Loffoden juste sept jours avant seulement, il se met à nous détailler, en français, un tableau de montagnes volantes, transportées et remportées sans cesse par des nuages imaginaires; de bateaux transparents, abîmés et aussitôt redressés, soulevés des flots par le jeu changeant d'une lumière fantastique; et puis, — comme autour de ce *flijgende hollander*, ce vaisseau fantôme pour lequel Wagner a écrit une musique si étrange, — tout, montagnes, nuages, navires et flots aériens disparaissant en un instant, comme à la fin d'un rêve. Nos regrets furent grands, de n'avoir

pu assister à ces phénomènes météoriques, assez fréquents d'ailleurs dans les parages norvégiens, où la lutte des bouffées chaudes du Gulf-Stream et des vents glacials arctiques peut produire des effets d'ombre et de lumière, ainsi que de chaleur et de froid, les plus inattendus; mais je dus à cette occasion un compagnon de bord jusqu'à Vardö, qui m'a paru bien renseigné pour tout ce qui regarde ces régions.

Notre Anglais avait pris place sur l'*Orion* devant Oksfjord, en quittant le *Nor*, ce petit vapeur-postier qui fait le service des Stjernö, Sorö, Sejland, Kvalö, et de l'Alten-fjord, c'est-à-dire de tout le district au nord du Tromsö-amt. Il est naturaliste et, pour le moment, étudie la pêche à la baleine. Il nous a montré l'une de ses photographies de voyage, qui représente « pour la première fois », dit-il, la baleine *megaptera-boops*, dans le site de fond de Vadsö. Il nous dit aussi que, le matin, nous avons évité un des petits vapeurs baleiniers de M. Foyn devant le Nord-Cap. — Il y a quinze jours, on a vu, d'après lui, dans le fjord de Christiania, un dauphin blanc du Spitzberg, par conséquent bien au sud de ses fréquentations ordinaires. Notre zoologiste a passé deux automnes au Spitzberg, en 1882 et en 1884, et, dans sa dernière campagne, y aurait trouvé deux espèces d'oiseaux qu'on n'avait pas encore atteintes avant lui. C'est avec M. Rabot, l'un des auteurs de la traduction française du *Voyage de la Véga,* de Nordenskjöld, que s'est effectuée sa dernière campagne, à l'aide d'un yacht frété de compte à demi avec notre compatriote : du moins est-ce ce que j'ai pu lire dans le récit de ses découvertes, qu'il

a fait pour le *Zoologist* de Londres, dans une brochure sur laquelle je lis aussi son nom : Cox. Que ce journal, s'il passe à sa portée, lui communique mon bon souvenir! Il lui rappellera en même temps un des gais épisodes de notre commune excursion et le bon Lapon qui en fut le héros complaisant et satisfait.

A Hammerfest, nous avions pris, sur l'*Orion,* un Lapon des montagnes, qui vient de passer un mois à l'hôpital catholique de cette ville, fondé il y a cinq ou six ans. Invité par moi à monter sur la dunette, où je veux lui faire voir l'appareil photographique pour le familiariser avec l'instrument et l'amener à se faire portraicturer, il me montre son pied droit et hésite à gravir l'échelle en fer; j'insiste, croyant qu'il s'agit de la difficulté que peut avoir sa chaussure laponne sans talons à grimper pendant que le bateau est en marche, et je le précède; il me suit avec douceur et me fait comprendre ensuite que c'est pour une blessure à son pied qu'il est venu se faire soigner si loin de la Tana. Une roche avait roulé sur lui et avait failli le tuer. Il nous montre les gants de laine que sa femme a tricotés pour lui durant sa maladie et qu'elle vient de lui faire parvenir pour son retour. Il se dit bien heureux de retourner à ses montagnes, à sa femme, à son enfant, au troupeau de rennes dont il est le gardien pour un parent plus riche que lui!... Siva Elias Phara,— pour l'appeler par son nom patronymique, — avait été circonvenu en vain par moi depuis de longues heures pour le décider à laisser faire sa photographie. L'appareil l'effrayait. Il n'en comprenait bien ni le mécanisme ni le but. Allait-il sortir de

l'objectif quelque chose qui s'incarnerait en lui! ou, au contraire, quelque particule essentielle de son propre esprit ne s'échapperait-elle pas pour aller dans la chambre noire se fixer sous forme d'une image, qui, lui disions-nous, lui ressemblerait trait pour trait? La nuit avait passé; il hésitait encore au lendemain de nos tentatives combinées : « Siva, disait notre interprète, il faut vous avancer : si le temps devient mauvais, nous ne pourrons plus *prendre* votre figure? » Et l'indécision de redoubler. M. Cox vint aussi lui expliquer, en lui montrant une de ses épreuves de naturaliste, comment le soleil agissait par des effets de lumière de l'objet à l'objectif. Appréhension nouvelle, à l'aspect des grands cétacés reproduits sur l'épreuve, mais *expirés*. — Pendant ce temps, l'homme aux huit cents rennes ne cessait de tourner autour de la dunette, n'osant monter sans y être invité par nous, n'étant qu'un passager de l'avant. M. Cox lui fait un signe, il monte; et, plus hardi que Siva, veut bien s'approcher de l'appareil; puis il entre en rapports plus directs avec les nôtres, se met près du mât, le toise du regard, — nous fait dire qu'il reconnaît le drapeau français, sans doute en sa qualité de richard habitué à des déplacements plus fréquents que n'en font ses compatriotes, et, enfin familiarisé avec nous, il consent à prêcher d'exemple et à se laisser photographier. Il pose; notre photographe met au point. « Ne bougeons plus! ». Il va retirer la glace dépolie et, pour cela, il relève la toile : mais Siva s'est approché, il a vu... il a vu l'image renversée, les pieds en l'air, la tête en bas, la situation des bras en raccourci! Il bondit en arrière

et, sans l'obstacle que je lui oppose, il eût roulé au bas de l'escalier qu'il avait eu tant de peine à franchir. L'opération faite cependant, il s'approche de son compatriote, il le tâte ; il n'en revient pas. Un de nos cigares français avait été la récompense de la docilité de celui-ci ; — pour décider Siva, on lui en offre un ; il le tient dans la bouche par le gros bout..., je le lui remets dans le bon sens, mais il ne pense pas à le couper avec ses dents, et j'essaie en vain trois allumettes. — Pourtant il comprend, il le coupe et garde le morceau détaché dans sa joue ! Je le lui fais jeter. Tant de prévenances de notre part le touchent enfin au cœur et, d'un bon élan, il vient s'appliquer au pied du mât avec résignation. Il va poser ! Ah ! ouiche, il a fallu, un quart d'heure durant, lui faire comprendre par expérience le renversement de l'image et, l'un après l'autre, aller nous placer devant l'objectif, lui sous la toile, répétant nos gestes des bras et des mains pour nous faire voir qu'il a bien saisi. Enfin, c'est lui qui est pris dans un instant où il y pense le moins et il figurera dans deux poses, debout, puis assis, avec sa bonace physionomie, dans la collection du prince Roland. Nous voilà à la tête de plus de cent types déjà, au moment où je vous narre en marchant vers le Varanger-fjord le menu de cette scène ! Jugez d'après ce trait de la patience qu'il a fallu déployer, en même temps que de la variété des moyens qu'il a fallu inventer, selon les âges, les sexes et la position sociale de nos modèles improvisés.

En effet, voilà que nous les disséminons, chemin faisant, aux quatre coins de Finmark, A l'arrêt devant

les hautes roches schisteuses de Repwaag, dans le Porsanger-fjord, nous déposons vers trois heures, le 11 août, le Lapon aux huit cents rennes, en même temps qu'un chargement de barils vides, à remplir d'huile de foie de morue pour Hambourg, de beurre, de laines, de bouleau, d'œufs enchâssés par « seizaines » dans de petites boîtes à claire-voie. — Siva Elias Phara se rapatrie à Kistrand, quelques heures après, et nous envoie ses « beau jour ! » prolongés du haut d'une barrique de pétrole couchée dans la barque qui l'emporte. — Le maître d'école de Karasjok, Mathis Isaakson, s'arrêtera le lendemain dans le Tana-fjord à Vuoppe, lieu de sa naissance, m'a-t-il semblé entendre. De la Tana à Karasjok, il y a loin, qu'il reprenne le chemin de la mer jusqu'au fond de Porsanger-fjord ou qu'il aille par les montagnes ; mais ses sentiments filiaux ou autres seront satisfaits pour un an.

Cependant, notre pont se vide peu à peu de la sorte, et de même l'entrepont. Au départ d'Hammerfest, celui-ci avait tout l'aspect d'un compartiment de l'arche de Noé : un lit avec une femme malade et trois petits enfants endormis autour d'elle sur des sacs, un chat noir perché sur un rouet peint de vives touches bleues et rouges ; — une cage de canards ; deux moutons ; une vache, une chèvre. Quand je descends le matin du 12 août, les moutons ne bêlent plus ; ils ont été sacrifiés, partie pour notre usage direct, partie pour salaisons ; la vache a été descendue pendant la nuit dans quelque village ; les canards et la chèvre sont encore là, et deux poules, nouvelles venues, picorent autour de leur cage.

Aux sons baroques d'un harmonica, un paysan danse, avec la légèreté de l'oiseau de Saint-Luc, une sorte de bourrée extravagante aux grands éclats de rire des trois ou quatre filles de cuisine. La pauvre femme malade dort au milieu de ce brouhaha ou fait semblant de dormir, le visage épuisé, le corps presque inerte, son chat noir pelotonné maintenant sur ses pieds, au bas du lit. Quelles sont ces épaves? Le mari, le père n'est pas là? L'ont-ils laissé dans quelque province du Sud, au cimetière, mort avant l'heure, dans ce défrichement qu'ils étaient allés commencer peut-être, au lendemain de leur mariage, exilés volontaires et maintenant vaincus par le sort. N'est-ce pas leur point de départ pour une si triste destinée que marque, à Finkong-kjelen, cette pierre dressée sur le rivage, fruste et irrégulière, sur laquelle nous pouvons lire à distance : *Eosmid*, *Dolmag*, 1879 *posuerunt!* — On y débarque justement deux caisses de poterie de Christiania. Sont-ce de nouveaux ménages qui les attendent et qui, à leur tour, vont essaimer sans avoir de meilleures chances à tenter?

Ces parages peuvent sembler riants cependant, dans une saison moins tardive que celle où nous les côtoyons, sous la lumière tamisée des nuages en course sur leurs cimes brillantes; mais, que le brouillard se forme, qu'il jette sur elles son manteau couleur de suie, et ses ombres portées, épaisses et impénétrables aux rayons, font bientôt de ces hauts et tristes rivages, sans arbres et sans herbe, une terre de désolation et d'effroi. Un soir, en fin d'août, au moment où nous arrivions devant Vuoppe, vers le

milieu du Tana-fjord, une brume qui nous suivait depuis le matin n'avait pu encore se relever complètement à huit heures; tout ce qu'avait pu faire le soleil en descendant avait été de passer latéralement dans les joints les moins condensés des nuages et d'aller éclairer sur l'Est quelques sommets, qui seuls luisaient du côté de la nuit, sans qu'on pût même voir à l'Occident le foyer de cette lumière quasi artificielle; l'eau était bariolée et comme badigeonnée de couleurs multiples, les nuages bas, disposés parallèlement aux flots, comme les faux horizons d'une scène, leur renvoyant de haut en bas des cascatelles de lueurs, interrompues de larges plaques verdâtres, où avaient peine à se mirer les bords des montagnes que nous touchions presque. On ne découvrait les petites pêcheries, telles que Vuoppe, que lorsque l'avant du vaisseau était presque sur les barques, au rivage, toutes abandonnées; la petite jetée de bois sur pilotis, terminée en plate-forme, atteste seule, par la présence du poisson qui l'enguirlande en séchant, pêle-mêle avec le linge frais lavé, qu'il y a là quelques habitants. En effet, l'eau bruit et pétille sous les rames; un Lapon, vêtu de gris, comme nos camisards du Tarn, mais avec des rubans rouges et bleus sur sa blouse de laine, vient apporter une petite caisse de cinq gros cabillauds, qu'on lui achète pour le restaurant de l'*Orion*, au poids de la balance romaine; puis nous tournons et nous repartons, comme au hasard, derrière un contrefort de montagne que nous n'avons aperçu qu'en y touchant. La machine siffle; une autre barque vient aborder, le drapeau norvégien à son mât. Elle reçoit et

donne des lettres dans l'obscurité, puis s'enfonce dans son brouillard humide où elle semble se diluer.

Le lendemain nous rendait heureusement le soleil, vainqueur de l'hiver prématuré. Il faut, dès le matin, ôter les fourrures et rester en demi-saison ; en passant devant le Vardöhuus vers les cinq ou six heures, déjà tout se ressent de la direction au Sud. Enfin, voici Vadsö et le Varanger fjord qui s'ouvre tout lumineux devant nous, et, dans la maison qui va nous servir de logis, le thermomètre du « salon » marque, à onze heures, 12°; la veille et l'avant-veille, nous n'avions pas remonté au-dessus de 7 et de 8 degrés.

Belle température pour les fleurs que 12°. Mais, ô Vadsö, qui nous a inspiré un si joyeux pendant à la « chanson de Mignon »,

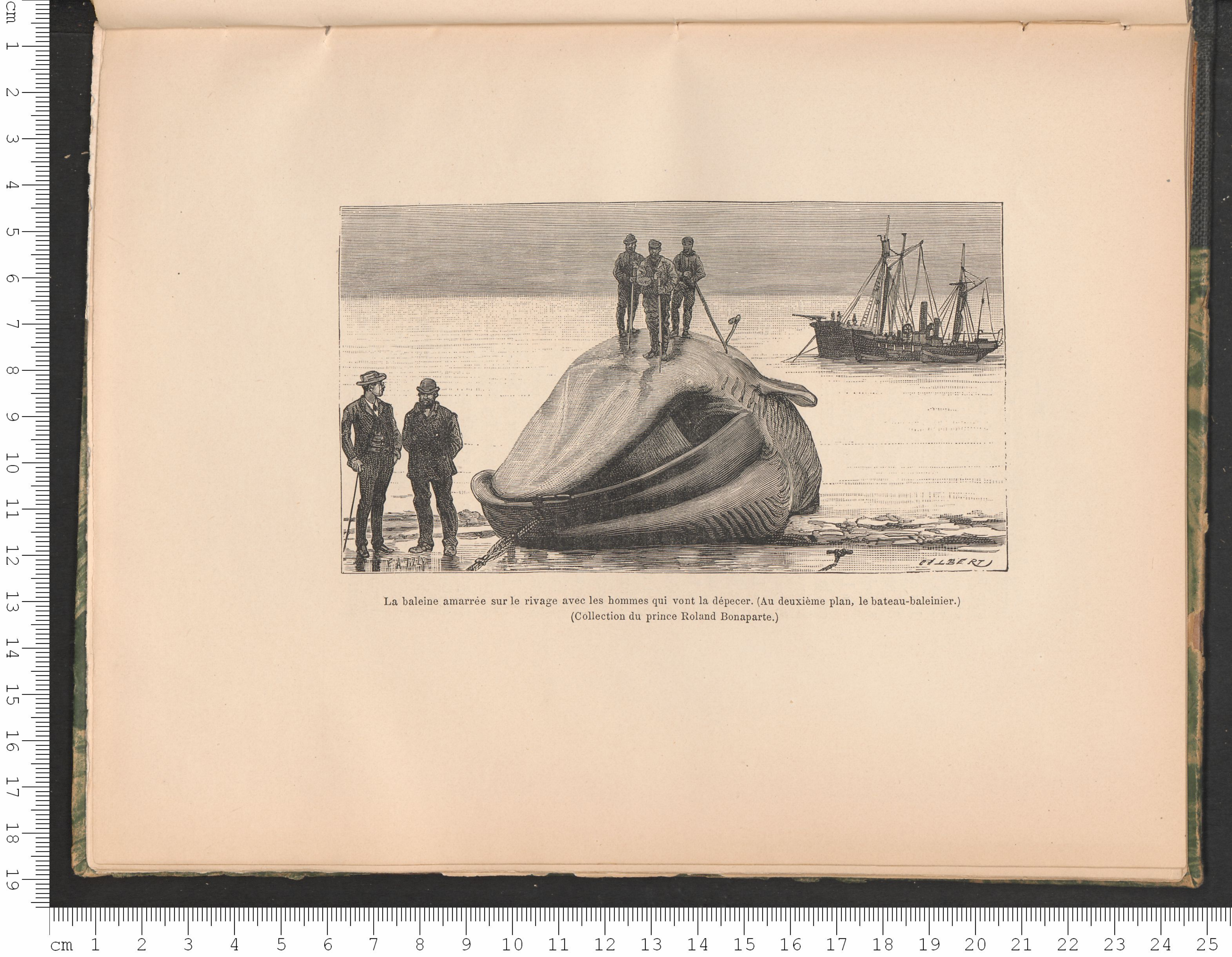
... O pays où l'on cuit la baleine;
Où le guano fleurit, où la morue est reine!...

ceux-là ne connaissent pas le charme d'un vapeur qui vous emporte au loin, ceux-là qui n'ont pas respiré, aux abords des usines de M. Foyn, le fumet d'un cétacé dépécé, fondu, réduit en huile et en poudrette!

« On sait, » dit le prince Roland dans son Memento de voyage, auquel je vais emprunter tout ce que je puis dire d'important sur ce sujet[1], « on sait qu'il existe de nom-

1. Cette notice, détachée de l'ouvrage que prépare le prince Roland Bonaparte, a paru dans la revue *La Nature* du 7 mars 1885 (nº 614), accompagnée de deux planches gravées d'après des photographies provenant de sa collection et que nous sommes autorisé par M. G. Masson à rééditer ici.

Baleine capturée, près de Vadsö, en Norvège, le 15 août 1884. (A l'arrière-plan, Vadsö. — Longueur de la baleine : 28 mètres.)
(Collection du prince Roland Bonaparte.)



La baleine amarrée sur le rivage avec les hommes qui vont la dépecer. (Au deuxième plan, le bateau-baleinier.)
(Collection du prince Roland Bonaparte.)

breuses pêcheries de morues, harengs, maquereaux, etc., sur les côtes de Norvège ; mais la plus curieuse pêche est certainement celle de la baleine. Ce cétacé, qui vit dans les régions polaires, s'approche vers le mois de juin des côtes de la Scandinavie, à la suite des grands bancs de petits poissons appelés *lodde*, qui viennent à l'embouchure des rivières pour y déposer leur frai.

« La baleine que l'on pêche sur les côtes du Finmark est la *baleine bleue*, qui diffère assez de l'espèce qu'on trouve au Gröenland et qui porte le nom de *baleine franche*.

« La pêche n'est autorisée par les lois norvégiennes que du mois de juin au mois de septembre : cette prescription est très rigoureusement observée.

« La pêche se fait assez près des côtes et un bateau ne reste quelquefois que deux ou trois heures hors de son port d'attache. Ainsi, pendant le voyage du roi Oscar II le long des côtes du Finmark, on rencontra trois baleines entre Vadsö et Jacobselv (frontière de Russie). Une autre fois un bateau de Vadsö en pêcha une auprès de l'usine établie sur la petite île, en face de cette ville, c'est-à-dire à dix minutes du port.

« La pêche à la baleine se faisait déjà anciennement dans ces régions, témoin les légendes norvégiennes qui rapportent que les géants qui habitaient le Finmark étaient d'une taille et d'une force telles qu'ils pouvaient pêcher les baleines à la ligne ; s'ils en prenaient deux à la fois, ils les attachaient par la queue et les suspendaient sur leurs *hjelders* comme le font les pêcheurs pour les morues qu'ils font sécher.

« Pendant longtemps, la grande industrie de la pêche à la baleine a été concentrée à Vadsö (depuis quelques années d'autres Sociétés se sont établies en Norvège et en Russie), et c'est là que se trouvent, sur la petite île dont nous avons parlé, les établissements du célèbre M. Foyn, le roi des baleiniers. M. Foyn, qui vit encore, est un Norvégien du Sud qui dans sa jeunesse fut matelot; par son énergie et son intelligence il acquit une grande fortune se chiffrant actuellement par millions. A l'époque où il commença à se livrer à la chasse de la baleine, on n'avait pas l'habitude d'amener ces cétacés à terre pour les dépouiller : le baleinier qui en avait pris une la dépeçait sur place, de sorte que beaucoup de produits étaient perdus; on n'utilisait que les fanons et le lard. M. Foyn eut l'idée de s'établir à terre et d'envoyer de petits baleiniers chercher ces monstres marins pour les ramener à son usine où rien n'est perdu; car, après qu'on a enlevé la viande et le lard pour en faire de l'huile, les détritus et les os servent à faire du guano. Il est vrai de dire que M. Foyn s'était établi dans d'excellentes conditions, en ce sens que les baleines venaient jusque dans le Varanger fjord et qu'après quelques heures de chasse on était sûr d'en ramener une ou même plusieurs. C'est du reste lui qui utilisa pour la première fois une invention qui laissa bien loin derrière elle l'antique harpon lancé à la main par un homme placé dans une fragile barque. Le harpon de Foyn, long de $1^{m},30$, se lance avec un petit canon de $1^{m},20$ placé à l'avant d'un navire à vapeur de 25 mètres de long et monté par 10 hommes d'équipage. Ce baleinier, qui

coûte de 100 à 125,000 francs, a une vitesse de 14 nœuds à l'heure. Le canon est placé sur un pivot et porte une espèce de crosse qui permet de le pointer dans toutes les directions ; un chien dont la détente est mue par une longue corde fait partir le coup au moment voulu. Ce canon se pointe avec un cran de mire et un guidon, absolument comme un fusil. (Ce baleinier est représenté au second plan de la figure, p. 37.) L'extrémité du harpon porte un petit obus à pointe d'acier qui éclate lorsqu'il est entré dans le corps de la baleine ; à ce moment, plusieurs tiges longues de 25 centimètres, qui jusque-là étaient couchées le long du harpon, s'ouvrent comme un parapluie et empêchent la tige de sortir du corps du cétacé. Au harpon est attaché un long câble enroulé dans la cale à l'arrière et qui passe sur plusieurs freins mus par la vapeur. Le pointeur, qui doit être un homme très habile et de grand sang-froid, tient la crosse du canon d'une main et la ficelle qui commande le chien de l'autre. Quand on a aperçu l'animal signalé par le guetteur qui se trouve dans un *nid de pie*, au sommet d'un mât, le bateau s'avance dans la direction où il a plongé pour être prêt à le recevoir à l'endroit où il reviendra à la surface pour respirer. C'est l'expérience seule qui apprend à calculer quelle distance la baleine parcourt entre deux eaux. En général, on tire la baleine à 25 mètres de distance. La plus grande difficulté, paraît-il, est de toucher l'animal de manière que le harpon ne traverse pas une région du corps, mais bien s'y implante et fasse explosion. C'est pourquoi le canon ne peut avoir qu'une très faible charge. Mais d'autre

part, il en résulte que le harpon décrit une parabole très accentuée et qu'il est difficile de toucher juste. Quand l'animal se sent frappé, il plonge subitement en déroulant l'immense câble qui se trouve à bord du navire, entraînant celui-ci avec une vitesse vertigineuse; pour s'opposer à cette folle course on fait machine en arrière et l'on étend de chaque côté du navire, perpendiculairement à ses flancs, des espèces d'ailes analogues à celles qui se trouvent sur tous les bateaux hollandais. La baleine coule quelquefois à fond et il est alors malaisé de la relever quand la mer est grosse. Au bout d'un certain temps, la baleine revient à la surface en projetant par ses évents deux torrents d'eau mêlés de sang. Lorsqu'elle est morte, un bateau avec deux hommes est mis à la mer pour percer la mâchoire inférieure de la baleine et y attacher une chaîne de fer. On en fait autant pour son arrière; ensuite on traîne l'animal le long du navire de façon que la tête et la queue soient apparentes.

« A terre, l'établissement Foyn se compose de plusieurs parties. Dans la première, on amène la baleine sur un plan incliné creusé dans les rochers. La mer étant haute, la baleine flotte; on l'attache alors par des chaînes à des anneaux encastrés dans les pierres; la mer, en s'abaissant, laisse l'animal sur le plan incliné. A ce moment, des hommes armés de longs couteaux emmanchés au bout de grandes perches vont découper de longues lanières de lard sur les flancs de la baleine. Quand une de ces tranches est tracée par deux incisions parallèles, on attache un crochet à l'extrémité la plus éloignée; ce crochet tient à une chaîne qui s'en-

6



roule sur un treuil, mû par plusieurs hommes qui, réunissant leurs efforts, détachent la bande de graisse du corps de l'animal; ils sont aidés dans cette besogne par un autre homme qui, armé d'un de ces longs couteaux dont nous avons parlé, tranche tous les tissus qui font résistance. Quand cette bande est enlevée, on la pose sur le plan incliné jusqu'au moment où elle doit être prise et portée dans de grandes chaudières pour en faire de l'huile. Après que le lard est enlevé, on extrait encore le plus de graisse qu'on peut. Puis on retire les intestins et les poumons qu'on abandonne. Un pareil dépeçage dure huit jours.

« Dans un autre endroit, des tailloirs et des pilons sont installés sous un hangar communiquant avec la mer par un plan incliné, c'est là qu'on réduit en bouillie ce qui reste de ces géants des mers pour en faire du guano qui ira plus tard fertiliser les champs de l'Allemagne du Nord.

« Le jour de notre arrivée à Vadsö, nous allâmes visiter l'établissement dont M. Bull, le représentant de M. Foyn, nous fit les honneurs. Nous fûmes obligés de débarquer par un escalier graisseux et nous dûmes faire des miracles d'équilibre pour ne pas tomber. Nous visitâmes d'abord le plan incliné qui, du reste, n'offrait rien de curieux à voir. Puis, en longeant un des bâtiments de derrière, nous passâmes le long des chaudières où bouillaient des débris de viandes et de graisses qui répandaient une odeur à soulever le cœur; de temps en temps de gros bouillons venaient éclater à la surface en répandant une odeur plus infecte et plus nauséabonde

encore; il fallut se boucher le nez. Un peu plus loin, après avoir passé sur un petit pont couvert de boue huileuse, nous entrâmes sous le hangar où se trouvent les pilons; là, c'était plus épouvantable encore. Dans un coin se trouvait une tête de baleine qu'on était en train de dépecer, et, comme elle datait de plusieurs jours, les émanations qui s'en dégageaient étaient quelque chose d'horrible. Des hommes, chaussés de grandes bottes, s'agitaient au milieu de ces débris qu'ils portaient au pilon avec d'immenses crochets à la main. Ils sont tellement habitués à ce milieu qu'ils ne sentent plus rien. Nous fîmes ouvrir la tête devant nous pour voir en quel état se trouvait le cerveau; on fendit le crâne à grands coups de hache, on employa plus de dix minutes à ce travail; quand il fut découvert, le cerveau s'écoula sous forme de boue liquide, jaunâtre, dont l'aspect fit fuir plusieurs de nos compagnons. Du reste, il n'était pas commode de se tenir debout sur le sol glissant, couvert de débris gisants au milieu de flaques de sang et de graisse mélangée de boue; nous n'avions jamais vu quelque chose d'aussi repoussant. Nous fîmes ensuite un tour dans le magasin de guano, où l'odeur, aussi forte que sous le hangar, était beaucoup plus désagréable à cause de son âcreté. C'est avec bonheur que nous respirâmes l'air de la mer qui, à notre arrivée, nous avait paru contenir si peu de bonnes odeurs. »

Aussi, pourvu de la rarissime carte de Frijs, qu'il tient de l'auteur lui-même et où les moindres stations laponnes sont clairement indiquées, le Prince décide-t-il bientôt notre départ pour le Sud-Varanger, et nous

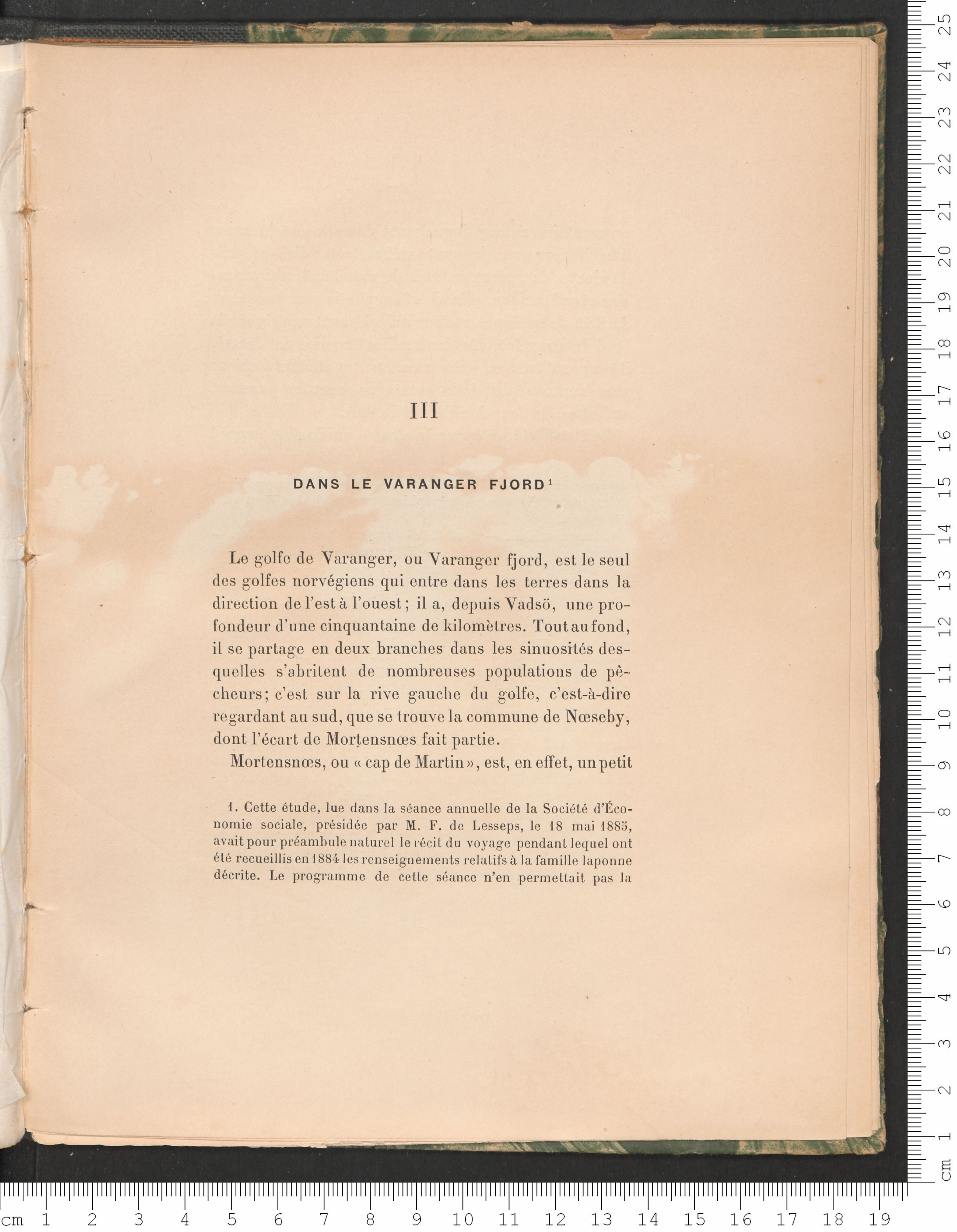
allons explorer cette portion de la Norvège, en remontant le Passvig jusqu'à l'enclave russe de Boris-Gleb, dont le pope nous fait les honneurs. Les observations ordinaires y sont relevées, et les recherches faites sur les habitants nomades de ce campement d'été. Portés par le *Varanger*, frété pour nous, nous étudions ensuite les villages qui sont au fond du golfe, peuplés de Lapons : Nyborg, Nœseby, Karlbunden, Mortensnœs, — d'où je vous écris, — et enfin Kluben, où le Prince a la bonne fortune de pouvoir faire des fouilles qui lui procurent des restes humains de la plus grande antiquité scandinave. Les habitations sont groupées autour des marchands privilégiés qui achètent et font transporter au Sud les peaux et bois de rennes, le poisson, les huiles, etc. Les habitants vivent de pêche l'été et de chair de baleine, et, l'hiver, de poisson salé et d'huile de foie de morue. Tout a l'air misérable auprès de la boutique du *Landhandler*, bien fournie et propre. Peut-être se trouve-t-on heureux ici cependant, comme en tout lieu où l'on sait se contenter de ce que l'on possède en quantité suffisante pour satisfaire ses besoins. — Aussi, observons de plus près : suivons le précepte de Jefferson, cité par M. Le Play, et, fidèles disciples de celui-ci, car trois d'entre nous sommes membres de la Société d'Économie sociale qu'il a fondée, — profitons de la bonne occasion pour aller « *dénicher les habitants dans leurs chaumières, regarder dans leur pot-au-feu, manger leur pain, coucher dans leur lit...* », ou du moins, à leur manière, sur des peaux, comme nous avons dû le faire à Mortensnœs dont je vais étudier sur place une famille en détail.



Collection du Prince R. Bonaparte

Phototypie G. Roche

Gamme lapon du Varanger fjord



III

DANS LE VARANGER FJORD[1]

Le golfe de Varanger, ou Varanger fjord, est le seul des golfes norvégiens qui entre dans les terres dans la direction de l'est à l'ouest; il a, depuis Vadsö, une profondeur d'une cinquantaine de kilomètres. Tout au fond, il se partage en deux branches dans les sinuosités desquelles s'abritent de nombreuses populations de pêcheurs; c'est sur la rive gauche du golfe, c'est-à-dire regardant au sud, que se trouve la commune de Nœseby, dont l'écart de Mortensnœs fait partie.

Mortensnœs, ou « cap de Martin », est, en effet, un petit

1. Cette étude, lue dans la séance annuelle de la Société d'Économie sociale, présidée par M. F. de Lesseps, le 18 mai 1885, avait pour préambule naturel le récit du voyage pendant lequel ont été recueillis en 1884 les renseignements relatifs à la famille laponne décrite. Le programme de cette séance n'en permettait pas la

promontoire, autour duquel sont éparses une douzaine d'habitations avec cinquante-un habitants ; d'abord, près du rivage, la maison en bois du marchand, ses magasins et sa boutique, et le wharf sur pilotis pour y accéder. Au delà de quelques rochers qui viennent mourir sur le bord des eaux du golfe, des familles finnoises ont dressé, il y a peu d'années, leurs maisonnettes et leurs étables ; plus haut, au pied de la montagne, sont les *gammer*, ou huttes, de deux familles de Lapons.

Le Stor-Fjeld, ou « grand plateau », qui domine au nord

lecture complète ; mais, à défaut de ces descriptions préliminaires, de nombreuses photographies furent projetées, dont voici l'énumération :

1. Lapon suédois. — 2 et 3. A la hauteur du cercle polaire. — 4. Svolvœr dans les Loffoden. — 5. Autre site des Loffoden. — 6 à 8. Tromsö. — 9. Rennes dans le Tromsödal. — 10. Hutte laponne. — 11. Renne. — 12. Le navire « *Jupiter* » devant Tromsö. — 13 à 15. Hammerfest. — 16. Le Rigi du Finmark. — 17. Lapon norvégien posant. — 18. Reps-bunden. — 19. Cap Nord. — 20. Vadsö. — 21 à 22. Baleines. — 23. Bateau-baleinier. — 24. Faubourg finnois de Vadsö. — 25. Boris-Gleb (Russie). — 26. Type de laponne russe. — 27. A Karlbunden. — 28. A Nœseby. — 29. Séance d'anthropométrie. — 30. Mortensnœs. — 31. Klubnœs. — 32. Tente laponne. — 33. Anciens cimetières lapons. — 34. A la recherche de dépouilles antiques. — 35. Maison du marchand, à Mortensnœs. — 36. Menhir, à Mortensnœs. — 37 et 38. Habitations laponnes. — 39 à 42. Portraits des membres de la famille étudiée à Mortensnœs. — 44. Le photographe de l'expédition, en Lapon. — 44. Carte du Finmark.

La communication des clichés qui ont servi à ces projections était due à la bienveillance de S. A. le prince Roland Bonaparte, ainsi que le grand nombre d'objets ethnographiques exposés et dont l'énumération, *ustensiles et vêtements*, qu'on trouvera ci-après, ne rappelle qu'une partie.

ces groupes d'habitations, est un pâturage d'été, entrecoupé de deux lacs qui s'écoulent furtivement à travers la masse schisteuse jusqu'à la mer. Au plus lointain horizon que l'on distingue sur cette hauteur vers le nord, on aperçoit une ligne circulaire de bois et de forêts. Les eaux qui s'écoulent du plateau se transforment, autour des maisons des Finnois, en un petit ruisseau que ceux-ci utilisent pour leurs besoins domestiques ; audessus, les Lapons en ont déjà arrêté au passage une infiltration pour s'en faire une citerne.

Une route neuve, construite en 1869, et destinée à relier depuis Vadsö tous les villages épars sur la côte du golfe, sépare les Finnois des Lapons ; enfin, une ligne télégraphique passe au bas de cette route. Entre la voie télégraphique et le chemin, en avant des maisons finnoises, subsiste un ancien monument mégalithique, pierre levée entourée de quatre ou cinq cercles concentriques encore visibles dans l'herbe.

Les Finnois établis à Mortensnœs sont agriculteurs, c'est-à-dire qu'ils élèvent un peu de bétail et transforment quelques parcelles de la prairie qui les entoure en petites cultures potagères. Les Lapons sont exclusivement pêcheurs.

Le « marchand » établi dans ces sites reculés est une institution particulière. Installé par autorisation spéciale du gouvernement et comme par privilège, moyennant le versement préalable d'un petit nombre de kronors, c'est lui qui centralise tous les produits de sa région; les Lapons nomades des plateaux environnants lui apportent les peaux, les bois et même la chair de leurs ren-

nes ; les pêcheurs lui remettent la plus grande partie du produit de leur pêche ; les agriculteurs, la portion de leur récolte qu'ils n'emploient pas directement. En échange, et par une sorte de troc, le marchand fournit aux uns et aux autres les farines russes ou suédoises, le riz, le café, les étoffes et les parties de vêtements qu'ils ne fabriquent pas eux-mêmes, quelques ustensiles, etc. Il a près de sa demeure le puits couvert qui ne gèle pas. Ce n'est qu'exceptionnellement que le marchand donne monnaie, en vue du payement des impôts, par exemple, ou autres frais d'une nature analogue. Quelques-uns de ces marchands font rapidement fortune, dit-on. Mais cette institution doit nous intéresser surtout ici en ce qu'elle constitue un mode de patronage qui a rendu les plus grands services à ces populations clairsemées et dépourvues d'initiative. Le marchand de Mortensnœs n'y est établi que depuis six années ; il y avait trouvé installées nos deux familles laponnes ; les Finnois, au contraire, n'y sont venus qu'après lui et encouragés par sa présence.

La famille laponne que j'ai étudiée comprend huit personnes :

Jol Andersen, 32 ans, chef de la famille.

Ellen Berrit Gretesdatter, sa femme, 30 ans.

Berrit Jolsdatter, 60 ans, mère du chef de la famille.

Ellen Berritsdatter, sœur de celui-ci, 26 ans.

Le ménage a quatre enfants : deux filles de 6 et 4 ans ; deux garçons, l'un de 2 ans, l'autre de 2 mois.

Cette famille est en parenté avec celle qui habite la seconde cabane et qui comprend une femme veuve, une

fille de 22 ans et une fille plus jeune. Nos Lapons sont luthériens; ils fréquentent régulièrement le dimanche l'église de Nœseby, où sont faites les prédications en finlandais et en lapon; leurs enfants ont été baptisés à cette église. Le zèle des Lapons est si vif, dit-on, que les mères, plutôt que de manquer le prône, apportent quelquefois avec elles leurs enfants dans leur berceau, quitte à les bercer pendant toute la durée du prêche.

L'instruction étant obligatoire dans tout le royaume, les pêcheurs savent lire le lapon et le finlandais, mais ne savent pas écrire. Leurs enfants seront plus instruits; des règlements récents les obligent à fréquenter l'école de 8 à 15 ans : les familles sédentaires doivent les y envoyer 12 semaines par an, moitié au printemps, moitié en automne; les nomades ne sont obligés qu'à 9 semaines de fréquentation, en janvier, février et mars, époque où les hommes seuls suivent les rennes que tous les membres de la famille accompagnent dans le reste de l'année. Les maîtres d'école ambulants du siècle passé ont disparu, comme les missionnaires nomades, avec l'installation d'écoles nombreuses et de paroisses plus rapprochées.

Sous cette double influence, les années qui précèdent les mariages sont innocentes, et quand l'âge de vingt-cinq ans est venu, si les jeunes gens, en se mariant, ne s'apportent pas de grandes richesses, ils se sont appréciés depuis longtemps dans une vie toute au grand jour. En signe de la demande en mariage, le jeune homme a envoyé un mouchoir brodé et quelque menue bijouterie de cuivre, d'étain ou tout au plus d'argent; la famille a reçu en même temps un don de spiritueux ou de viande;

cela suffit pour que le consentement soit acquis si mouchoir et victuailles ne sont pas renvoyés. Au reste, les naissances illégitimes sont-elles une exception des plus rares, et l'infanticide est-il sans exemple parmi les Lapons. Peut-être n'en fut-il pas ainsi avant l'introduction du christianisme ; en effet, une légende subsiste encore parmi eux qui raconte que lorsqu'un enfant est mort des mains de sa mère, l'âme de la petite créature erre à travers le fjeld jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé celle qui lui avait donné et repris la vie, et quand elle l'a retrouvée, s'attachant à elle pendant son sommeil, elle boit tout le lait de son sein jusqu'à ce qu'elle l'ait épuisé.

Le service de santé est fait dans la paroisse par un médecin de Vadsö, à l'époque de ses tournées annuelles.

C'est l'une des femmes finnoises de Mortensnœs qui est autorisée à opérer les accouchements. Ne vous alarmez pas de cet état de choses qui semble insuffisant : les Lapons n'en vivent pas moins très vieux, si j'en crois les renseignements ci-après.

La mortalité en Europe a été de 1865 à 1876, par 1 000 habitants : de 31,6 pour l'Autriche ; 27,4 pour l'Allemagne ; 24,3 pour la France ; 22,2 pour l'Angleterre ; 19,4 pour la Suède et 7,6 seulement pour la Laponie.

Les nouveau-nés doivent être baptisés, quelle que soit la distance de la station, dans les deux années qui suivent la naissance. Le jour du baptême un cadeau est fait par les parents au pasteur, une bourse en peau de renne, par exemple, ou une pochette à tabac. De son côté, le

parrain constitue à son filleul un commencement de dot par l'apport d'une renne pleine, dont le produit et le croît s'augmentent à son bénéfice jusqu'à sa majorité. C'est d'ailleurs tout ce que, garçon, ou fille, il aura en propre, l'héritage paternel, quoique régi par la loi norvégienne, demeurant en communauté permanente entre les enfants. Quand le parrain n'est pas en possession de rennes, son cadeau se compose de bétail d'une autre espèce ; l'une des vaches que possède la famille que nous étudions a été le cadeau fait au dernier-né par son parrain.

Notre famille est propriétaire de sa maison, de deux barques et de deux vaches. Elle n'a pas d'engagements contractés pour son travail, soit avec le marchand, soit avec les propriétaires finnois qui l'avoisinent. Elle peut être cependant considérée comme liée avec le marchand, par une dette de 100 kronors de marchandises fournies l'année dernière à crédit, la saison de pêche ayant été exceptionnellement mauvaise ; c'est une dette un peu lourde, si nous en jugeons par la valeur des propriétés de la famille et de ses revenus ordinaires. L'habitation avec son contenu, les vêtements exceptés, peut être évaluée de 40 à 50 k.; les filets et les barques valent de 150 à 200 k.; les deux vaches : l'une, 80 k.; l'autre, 100 k., parce qu'elle se trouve à la saison de la parturition. La saison de pêche d'avril à septembre, dans tout le golfe de Varanger, produit ordinairement une moyenne de 300 k.; il en est consommé dans la famille ou échangé avec des navires de passage pour une cinquantaine de kilogrammes par année. Les vaches produisent trois litres de lait par jour.

Il est vrai que d'assez importantes subventions viennent s'ajouter à ces recettes. La tourbe est en abondance autour des lacs du Stor-Fjeld et suffirait presque au chauffage de l'habitation pour l'année entière. Le bois à prendre dans des conditions prévues n'est qu'à une heure de distance sur cette montagne. Pendant la belle saison, les vaches y sont menées paître, et l'herbe qui croît plus près de la maison peut être amassée et conservée pour l'hiver ; en outre, la chasse fournit en oiseaux de marais et de forêts une importante augmentation d'aliments. La prise de quelques animaux à fourrures vient aussi ajouter parfois une autre recette à ce petit budget. L'hiver, les travaux de magasins, chez le marchand, les confections du guano et de l'huile de foie de morue aideront, d'autre part, à éteindre en partie la dette de la famille.

Hommes et femmes vivent complètement ensemble et n'ont qu'une pièce pour travailler, se reposer et prendre leurs repas : ceux-ci sont composés d'ordinaire de poissons, de riz ou de pain fait au foyer de la famille auxquels on n'ajoute que très rarement soit de la viande de baleine, reçue en passant devant Vadsö, soit un quartier de renne acheté par occasion aux bergers des plateaux voisins ; dans cette dernière circonstance, les deux familles laponnes de Mortensnœs se réunissent et établissent leurs dépenses réciproques en proportion de leur consommation. Chaque année une des deux vaches doit produire un veau, qui sera mangé solennellement au temps des fêtes de Noël. Pendant tout l'hiver le poisson est mangé sec ; quand la mer « est découverte » pendant la

saison rigoureuse, ils peuvent quelquefois cependant manger un peu de poisson frais.

La maison est faite de plaques de gazon, posé les racines en dehors, et qui reverdit ensuite. A la distance de quelques pas à peine, on dirait une de ces cahutes abandonnées par les cantonniers, qui, une portion de route terminée, sont allés plus loin porter leurs outils.

Elle comprend trois corps de construction d'une hauteur de deux mètres, sur huit de largeur : le logis principal, avec le foyer central ; l'étable, formant l'aile opposée de la demeure ; entre les deux, les reliant, l'entrée, dont le fond sert de dépôt pour plusieurs sortes de denrées. En dehors de ces trois corps, la maison comprend aussi un séchoir en arrière et deux magasins en contrebas de la route de Nœseby qui passe devant la porte du gamme : celle-ci est ouverte au sud-est. Entre la maison et le séchoir est la petite citerne, ou puits à fleur de terre, sous un rocher de quelques centimètres de haut.

Dans l'étable est un réduit pour les vaches ; cette pièce est en outre débarrassée de tous les ustensiles ménagers ; ceux-ci sont relégués dans le couloir. Dans la chambre habitée, deux lits sont placés chacun dans un angle, séparés par le foyer ; l'un des lits est fait de brindilles de bouleau et de peaux de rennes ; l'autre lit est sur pieds, très bas. Quelques outils d'usage fréquent sont seuls accrochés dans cette pièce, qui est privée de toute sorte de sièges. Un coffre en tient lieu : on y serre les vêtements. Un semis de feuilles déchirées de bouleau ou de sapin est répandu ordinairement dans l'entrée et autour du foyer où se tient la famille

Voici, en outre, l'énumération des vêtements et des ustensiles de la famille.

Vêtements : 3 robes de femmes, confectionnées par la famille, et faites chacune de quatre mètres de drap provenant de la fabrique d'effets militaires de Copenhague, à 9 kr. le mètre ; 2 robes en peau de renne ; 2 robes d'homme ; une pelisse en peau de mouton ; 8 braies en drap à raison de $1^{m},50$ pour chacune ; 5 petits fichus de laine ; 7 bonnets, dont 2 pour homme, à 1 kr. l'un ; 5 paires de chaussures, la paire à 1/2 kr. ; 3 paires de demi-bottes à 2 kr. 50 ; 9 dessous (chemises ?) de laine, à 1 kr. 50 ; 4 peaux de rennes pour la literie, et 2 peaux de moutons ; 4 ceintures en laine ; 2 ceintures en cuir ; 30 mètres de ruban de laine pour serrer les chevilles et les poignets, à 1 kr. 60 les 2 mètres (suffit pour les deux jambes) ; 4 paires de gants de laine, à 1/2 kr. ; 2 paires de gants de peau à 1 kr. ; 2 colliers de perles en verre de couleur ; agrafes en étain ; une bague en argent ; 3 bagues en étain ; cravates et mouchoirs en minime quantité ; bourses, blagues à tabac.

Ustensiles : 6 cuillers en laiton, un seau en zinc, 4 seilles en bois, 2 barils, un grand chaudron en fonte ; un plus petit, 2 boîtes à lait en bois, un pilon à poisson, une baratte, un coffre, une natte, un berceau, un rouet, une salière, une petite quantité de poterie vernissée, 10 couteaux, 24 vases à lait en bois cerclé, identiques, d'une hauteur de $0^{m},07$ et de $0^{m},04$ de diamètre, un moulin à café, un croc pour la cuisson des aliments, 5 cuillers en bois ; une lampe à essence avec sa suspension, évaluée 1 kr. 1/2 (2 fr. 10) ; une passoire en zinc ; quelques vases

en terre de pipe et en fer battu ; pots à tabac et à café ; pipes, bâtons ouvrés, cuillers en bois de renne ; auge pour l'étable ; fourches ; 2 traîneaux pour transport de denrées ou déplacements personnels.

Dans cet intérieur peu fortuné, la petite fenêtre laisse dans l'obscurité les objets ; — nous distinguons cependant un petit berceau avec un enfant de deux ou trois mois qui est suspendu dans le couloir, puis la mère qui prépare le pain. Cette femme, accroupie non loin du foyer, mêle d'abord dans un vase en bois sa farine d'avoine avec de l'eau tiède ; elle en a bientôt fait une boule qu'elle serre et pétrit dans ses mains ; puis elle la replace au fond du vase, et là, d'un coup de poing, l'écrase en forme d'écuelle ; sous sa main, comme l'argile entre les doigts du potier, elle s'allonge et s'amincit selon la capacité du vase au fond duquel elle est pressée en tournant ; puis elle est dressée dans cet état, à peu près debout, près des cendres du foyer, où elle est séchée d'abord, puis tournée, retournée et enfin roussie, plutôt que cuite à point. Nous avons mangé de cette galette : avec du lait de renne et en petite quantité, elle n'a pas trop pesé à nos estomacs. Quant au lait lui-même, il m'a paru trop sucré et trop onctueux, trop gras, avec le goût du lichen qu'on donne en tisane aux enfants enrhumés : bien propre pour les pays froids, par conséquent, et, comme l'huile de foie de morue, pouvant offrir un exemple de plus de l'harmonie qui existe entre les milieux et les besoins.

C'est autour du foyer qu'est le plus souvent dressé le couvert ; la galette sert d'assiette, portée sur les genoux ; le poisson, ou la chair, cuits sur la braise, forment le

plat essentiel, et chacun en prend sa part en bloc, ou bouchée par bouchée, à l'aide d'un morceau de bois affilé qui sert de fourchette individuelle; on mange ainsi à peu près toute la journée, avec accompagnement de café édulcoré de beurre, de fromage ou de lait de renne. Le reste du temps, on fume. Dans les familles de pasteurs, les rennes travaillent à peu près spontanément à faire leur lait, leur poil et leur chair; ils suffisent ainsi presque complètement à faire vivre leurs maîtres, qui se procurent farine, condiments, étoffes, en vendant les peaux et les bois qui ne leur sont pas d'une nécessité absolue. Les pêcheurs ont plus à faire, même l'hiver, et, à défaut des rennes, vivent du poisson et par le poisson. — Dans les huttes, les lits ne font qu'un avec le sol, composés comme ils sont de peaux de rennes ou autres fourrures étalées sur un matelas de brindilles de bouleau sans toile. Ces branchages couvrent ordinairement toute la partie du sol que l'âtre central laisse libre ; là, on s'allonge au hasard, dans la fumée et au milieu des chiens.

Hors de la hutte, d'autres traits imprévus viennent s'ajouter à ce tableau de la vie de notre famille laponne. Ici, sur un tertre, la vieille mère étire entre ses dents des tendons de renne, qu'elle roule sur sa joue droite d'abord, puis sur son épaule et sur son flanc, pour en faire du fil; — sa fille, là-bas, attache sur le gros drap feutré qui doit lui fournir en même temps sa jupe, sa robe et son manteau, ces rubans de laine jaune, ou rouge, ou verte, dont elle alterne les directions et les enjambements en vives bordures ; — l'aîné des garçons s'essaye plus loin à lancer de la main gauche le long

lasso des nomades et s'amuse à le serrer autour de la tête de l'un des chiens, ou de la taille de sa sœur, blondine plus âgée que lui, qui se sauve en riant.

L'hiver, dans l'obscurité de six mois, l'été dans la lumière polaire, pour tous mêmes occupations, et la vie marche sans qu'on se soucie à peine de savoir depuis combien d'années on est né, car la plupart des Lapons ignorent leur âge. — Un chapitre de notre cadre monographique s'intitule, — vous le savez, — « histoire de la famille » ; vous pressentez que cette histoire ne sera pas longue pour le foyer d'Andersen. — Il y a sept ans, il épousait une Finnoise, née à Jacobsen, dans le Sud-Varanger, sur la frontière russe. Il avait vécu jusque-là avec son père et sa mère dans les conditions dont vous venez de voir passer devant votre esprit les principaux traits. Sa mère, devenue veuve il y a dix ans, n'en était pas moins restée la maîtresse de la maisonnée; elle l'est encore malgré l'adjonction d'une belle-fille. — De deux en deux ans, quatre enfants sont nés dans ce foyer paisible : la grand'mère et la mère, avec la sœur du père de famille, s'occupent sans effort à les élever, et leurs jeux les égayent et leur sont une récréation permanente. De temps en temps, elles les portent avec elles à l'église de Nœseby, et quelquefois, dans l'une des barques, au marché de Vadsö. — Les garçons seront probablement pêcheurs comme leurs anciens, et se marieront vraisemblablement dans quelqu'une des familles finnoises ou déjà métissées de Mortensnœs ou des environs. Sans changer de vie, ils augmenteront par là leur fortune de quelque terre cultivée; et les filles auront un sort aussi sûr.

Ne nous apitoyons donc pas trop sur la misère présente, plus apparente d'ailleurs que réelle, de nos Lapons. Nous devrions plutôt les envier peut-être. De la vie simple, de l'existence primitive des hommes, ils ont tous les avantages; les productions du sol et des eaux à leur portée; des cueillettes faciles et abondantes, la santé et l'intelligence; — de la civilisation, ils reçoivent les bienfaits de l'instruction et la sécurité. Voudriez-vous les voir mieux vêtus, plus délicatement nourris, logés avec plus d'aisance, ils vous répondront que leur longévité, la rareté des maladies parmi eux prouvent que leur alimentation et leur habillement sont parfaitement appropriés aux besoins de leur climat. Leur maison n'est pas aussi élégante que les habitations en bois des Norvégiens et des Finnois, mais elle ne risque rien de l'incendie , elle est plus chaude l'hiver et plus fraîche l'été. Un gouvernement peu exigeant les protège contre les autres et contre eux-mêmes, et il les secourt dans les cas exceptionnellement graves de malechance ou de pauvreté; enfin, la présence du patron-marchand leur assure, quoi qu'il arrive, le pain quotidien. Pour changer de milieu, n'arriver d'ailleurs qu'à la vie plus précaire d'un ouvrier d'atelier urbain, il leur faudrait aller vers le sud, au moins jusqu'à Throndhjem. Vous sentez comme moi que, pour quelques plaisirs de plus qu'ils pourraient goûter dans les villes, ils y perdraient la meilleure part d'eux-mêmes et le paisible bonheur dont ils savent sagement se contenter.

. . . .

Nous voilà, avec eux, arrivés à un total de 139 Lapons

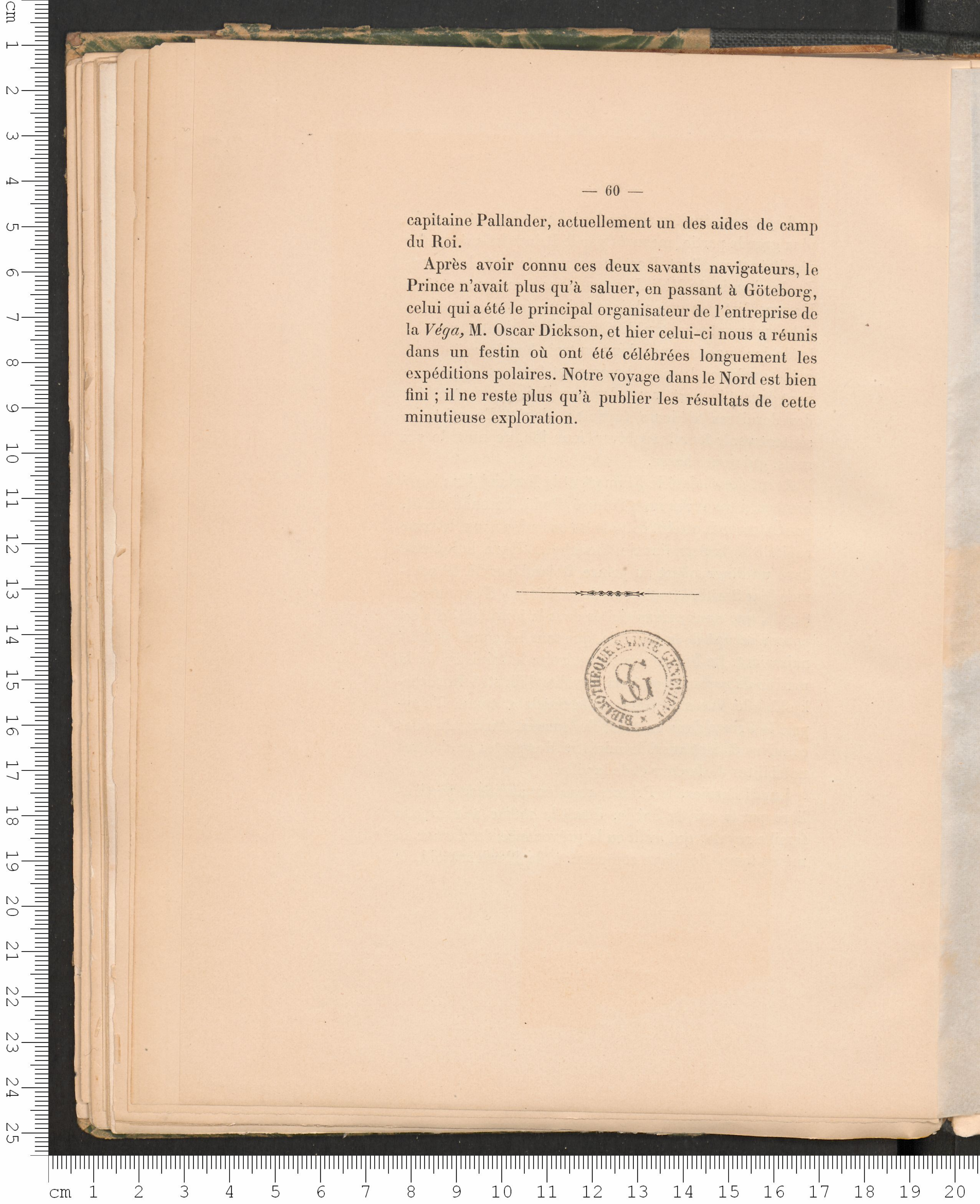
ou Laponnes, étudiés sur toutes les coutures, et, pour la plus grande partie, mesurés par le Prince lui-même. Le résultat est excellent. Il est temps, maintenant, de reprendre le chemin du Midi. Lorsque nous sommes rentrés à Hammerfest par une pluie continue (notre quatrième débarquement y ressemble peu aux précédents), un falot brûle dans une barque ; deux ou trois boutiques jetant à peine quelques lueurs ; hommes et femmes se promenant devant le port, sous des parapluies, pour profiter des dernières tiédeurs fuyantes d'août. En effet, ils sentent venir leur long hiver, leur longue nuit de six mois, qui nous chasse.

Ayant donc laissé le Finmark et le Norland dans leurs brumes, nous avons revu Tromsö, Bodö, Throndhjem et, par Östersund, atteint cette belle oasis des eaux, la vraie capitale de la Scandinavie, Stockholm. Il y a huit jours, dans un dîner offert au prince Roland par M. le commandeur Smith, le créateur des « Rings » d'ouvriers en Suède, que nous avions visités dans la journée, on s'est encore occupé de la Laponie, que tous les convives connaissaient. Le Prince avait à sa droite le ministre de la marine du royaume et, à sa gauche, l'illustre Nordenskjold, « le Vasco de Gama de la Suède », comme l'a appelé le Prince dans un toast chaleureux. Au nombre des convives étaient aussi le ministre des postes et d'autres notabilités de la cour et de la ville.

Lundi dernier, le Prince, reçu en audience particulière par le roi de Suède, dînait le même soir avec la famille royale, qui avait eu la prévenance de convier en même temps le digne compagnon de Nordenskjold, le

capitaine Pallander, actuellement un des aides de camp du Roi.

Après avoir connu ces deux savants navigateurs, le Prince n'avait plus qu'à saluer, en passant à Göteborg, celui qui a été le principal organisateur de l'entreprise de la *Véga,* M. Oscar Dickson, et hier celui-ci nous a réunis dans un festin où ont été célébrées longuement les expéditions polaires. Notre voyage dans le Nord est bien fini ; il ne reste plus qu'à publier les résultats de cette minutieuse exploration.



NORVÈGE SEPTENTRIONALE

de

TROMSÖ A VADSÖ

Gravé et imprimé par Erhard Fres.

F. Escard, constr.

D'après les Cartes Norvégiennes.





